



Charles Baudelaire

# Les fleurs du mal

2003 - Reservados todos los derechos

Permitido el uso sin fines comerciales

Charles Baudelaire

# Les fleurs du mal

## PRÉFACE

Charles Baudelaire avait un ami, Auguste Poulet-Malassis, ancien élève de l'école des Chartes, qui s'était fait éditeur par goût pour les raffinements typographiques et pour la littérature qu'il jugeait en érudit et en artiste beaucoup plus qu'en commerçant; aussi bien ne fit-il jamais fortune, mais ses livres devenus assez rares sont depuis longtemps très recherchés des bibliophiles.

Les poésies de Baudelaire disséminées un peu partout dans les petits journaux d'avant-garde comme le *\_Corsaire\_* et jusque dans la grave *\_Revue des Deux-Mondes\_*, n'avaient point encore, en 1857, été réunies en volume. Poulet-Malassis, que le génie original de Baudelaire enthousiasmait, s'offrit de les publier sous le titre de *\_Fleurs du Mal\_*, titre neuf, audacieux, longtemps cherché et trouvé enfin non point par Baudelaire ni par l'éditeur, mais par Hippolyte Babou.

Les *\_Fleurs du Mal\_* se présentaient comme un bouquet poétique composé de fleurs rares et vénéneuses d'un parfum encore ignoré. Ce fut un succès--succès d'ailleurs préparé par la *\_Revue des Deux-Mondes\_* qui, en accueillant un an auparavant quelques poésies de Baudelaire, avait mis sa responsabilité à couvert par une note singulièrement prudente. De nos jours une pareille note ressemblerait fort à une réclame déguisée:

« Ce qui nous paraît ici mériter l'intérêt, disait-elle, c'est l'expression vive, curieuse, même dans sa violence, de quelques défaillances, de quelques douleurs morales, que, sans les partager ni les discuter, on doit tenir à connaître comme un des signes de notre temps. Il nous semble, d'ailleurs, qu'il est des cas où la publicité n'est pas seulement un encouragement, où elle peut avoir l'influence d'un conseil utile et appeler le vrai talent à se dégager, à se fortifier, en élargissant ses voies, en étendant son horizon. »

C'était se méprendre étrangement que de compter sur la publicité pour amener Baudelaire à résipiscence; le parquet impérial ne prit pas tant de ménagements. Le livre à peine paru, fut déféré aux tribunaux. Tandis que Baudelaire se hâtait de recueillir en brochure les articles justificatifs d'Edmond Thierry, Barbey d'Aurevilly, Charles Asselineau, etc..., il sollicitait l'amitié de Sainte-Beuve et de Flaubert (tout récemment poursuivi pour avoir écrit *Madame Bovary*), des moyens de défense dont les minutes ont été conservées et dont il transmettait la teneur à son avocat, Me Chaix d'Est-Ange. Sur le réquisitoire de M. Pinard (alors avocat général et plus tard ministre de l'Intérieur), le délit d'offense à la morale religieuse fut écarté, mais en raison de la prévention d'outrage à la morale publiques et aux bonnes moeurs, la Cour prononça la suppression de six pièces: *Lesbos*, *Femmes damnées*, *le Lethé*, *A celle qui est trop gaie*, *les Bijoux* et *les Métamorphoses du Vampire*,\_ et la condamnation à une amende de l'auteur et de l'éditeur (21 août 1857).

Le dommage matériel ne fut pas considérable pour Malassis; l'édition était presque épuisée lors de la saisie.

Tout d'abord, Baudelaire voulut protester. On a retrouvé dans ses papiers le brouillon de divers projets de préfaces qu'il abandonna lors de la réimpression à la fois diminuée et augmentée des *Flours du Mal* en 1861. Cette mutilation de sa pensée par autorité de justice avait eu pour résultat de rendre les directeurs de journaux et de revues très méfiants à son égard, lorsqu'il leur présentait quelques pages de prose ou des poésies nouvelles; sa situation pécuniaire s'en ressentit. Il travaillait lentement, à ses heures, toujours préoccupé d'atteindre l'idéale perfection et ne traitant d'ailleurs que des sujets auxquels le grand public était alors (encore plus qu'aujourd'hui) complètement étranger.

Lorsque Baudelaire posa en 1862 sa candidature aux fauteuils académiques laissés vacants par la mort de Scribe et du Père Lacordaire, il était, dans sa pensée, de protester ainsi contre la condamnation des *Flours du Mal*. L'insuccès de Baudelaire à l'Académie n'était pas douteux. Ses amis, ses vrais amis, Alfred de Vigny et Sainte-Beuve, lui conseillèrent de se désister, ce qu'il fit d'ailleurs en des termes dont on apprécia la modestie et la convenance.

On a beaucoup parlé de la vie douloureuse de Baudelaire: manque d'argent, santé précaire, absence de tendresse féminine, car sa maîtresse Jeanne Duval, une jolie fille de couleur qu'il appelait son « vase de tristesse », n'était qu'une sotte dont le coeur et la pensée étaient loin de lui. Son seul esprit, son méchant esprit était de tourner en ridicule les manies de son ami. Cependant elle était charmante, nous dit Théodore de Banville, « elle portait bien sa brune

tête ingénue et superbe, couronnée d'une chevelure violemment crespelée et dont la démarche de reine pleine d'une grâce farouche, avait à la fois quelque chose de divin et de bestial ». Et Banville ajoute: « Baudelaire faisait parfois asseoir Jeanne devant lui dans un grand fauteuil; il la regardait avec amour et l'admirait longuement; il lui disait des vers dans une langue qu'elle ne savait pas. Certes, c'est là peut-être le meilleur moyen de causer avec une femme dont les paroles détonneraient, sans doute, dans l'ardente symphonie que chante sa beauté; mais il est naturel aussi que la femme n'en convienne pas et s'étonne d'être adorée au même titre qu'une belle chatte. »

Baudelaire n'aima qu'elle et il l'aima exclusivement pour sa beauté, car depuis longtemps, peut-être depuis toujours, il avait senti qu'il était seul auprès d'elle, que les hommes sont irrévocablement seuls. Personne ne comprend personne. Nous n'avons d'autre demeure que nous-mêmes. Tout son dandysme fut fait de ce splendide isolement. Toutefois sa sensibilité était d'autant plus profonde qu'elle semblait moins apparente. Rien ne la révélait. Il avait l'air froid, quelque peu distant, mais il subjuguait. Ses yeux couleur de tabac d'Espagne, son épaisse chevelure sombre, son élégance, son intelligence, l'enchantement de sa voix chaude et bien timbrée, plus encore que son éloquence naturelle qui lui faisait développer des paradoxes avec une magnifique intelligence et on ne saurait dire quel magnétisme personnel qui se dégageait de toutes les impressions refoulées au-dedans de lui, le rendaient extrêmement séduisant. Hélas! toutes ces belles qualités ne le servirent point--du moins financièrement--il ignorait l'art de monnayer son génie. Ainsi, pratiquement du moins, comme tant d'autres, il se trouva desservi par sa fierté, sa délicatesse, par le meilleur de lui-même.

Baudelaire habitait dans l'île Saint-Louis, sur le quai d'Anjou, en ce vieil et triste hôtel Pimodan plein de souvenirs somptueux et nostalgiques. Il avait choisi là un appartement composé de plusieurs pièces très hautes de plafond et dont les fenêtres s'ouvraient sur le fleuve qui roule ses eaux glauques et indifférentes au milieu de la vie morbide et fiévreuse. Les pièces étaient tapissées d'un papier aux larges rayures rouges et noires, couleurs diaboliques, qui s'accordaient avec les draperies d'un lourd damas. Les meubles étaient antiques, voluptueux. De larges fauteuils, de paresseux divans invitaient à la rêverie. Aux murs des lithographies et des tableaux signés de son ami Delacroix, pures merveilles presque sans importance alors, mais que se disputeraient aujourd'hui à coups de millions les princes de la finance américaine.

Au temps de Baudelaire, c'est-à-dire vers le milieu du dix-neuvième siècle, l'île Saint-Louis ressemblait par la paix silencieuse qui régnait à travers ses rues et ses quais à certaines villes de province

où l'on va nu-tête chez le voisin, où l'on s'attarde à bavarder au seuil des maisons et à y prendre le frais par les beaux soirs d'été à l'heure où la nuit tombe. Artistes et écrivains allaient se dire bonjour sans quitter leur costume d'intérieur et flânaient en négligé sur le quai Bourbon et sur le quai d'Anjou, si parfaitement déserts que c'était une joie d'y regarder couler l'eau et d'y boire la lumière.

Un jour, Baudelaire, coiffé uniquement de sa noire chevelure, prenait un bain de soleil sur le quai d'Anjou, tout en croquant de délicieuses pommes de terre frites qu'il prenait une à une dans un cornet de papier, lorsque vinrent à passer en calèche découverte de très grandes dames amies de sa mère, l'ambassadrice, et qui s'amusèrent beaucoup à voir ainsi le poète picorer une nourriture aussi démocratique. L'une d'elles, une duchesse, fit arrêter la voiture et appela Baudelaire.

--« C'est donc bien bon, demanda-t-elle ce que vous mangez là?

--Goûtez, madame, dit le poète en faisant les honneurs de son cornet de pommes de terre frites avec une grâce suprême. »

Et il les amusa si bien par ce régal inattendu et par sa conversation qu'elles seraient restées là jusqu'à la fin du monde.

Quelques jours plus tard, la duchesse rencontrant Baudelaire dans le salon d'une vieille parente à elle, lui demanda si elle n'aurait pas l'occasion de manger encore des pommes de terre frites.

--« Non, madame, répondit finement le poète, car elles sont, en effet, très bonnes, mais seulement la première fois qu'on en mange. »

Cette petite anecdote racontée par les historiens du poète est devenue classique; mais nous n'avons pu résister au plaisir de la répéter ici.

Baudelaire, plus ou moins pauvre, car la fortune laissée par son père avait été dévorée rapidement, fut toujours plein de délicatesse et doué de cet esprit de finesse fait de belle humeur et d'ironie souriante. Cependant ses embarras d'argent devenus chroniques, aussi bien que son état maladif, rendirent lamentables les dernières années du poète. Frappé de paralysie générale, ayant perdu la mémoire des mots, après une longue agonie, il s'éteignit à quarante-six ans. Sa mère et son ami Charles Asselineau étaient à son chevet. Ses oeuvres lui ont survécu, mais la place d'honneur qu'il méritait par son génie parmi les romantiques ne lui fut vraiment accordée qu'à l'aube de ce siècle. On l'avait tenu jusqu'alors pour un très habile ciseleur de phrases, le Benvenuto Cellini des vers, mais c'était presque un incompris, un névrosé.

Il commença, dit-on, par étonner les sots, mais il devait étonner bien  
davantage les gens d'esprit en laissant à la postérité ce livre  
immortel: \_les Fleurs du Mal.\_

Henry FRICHET.

#### AU LECTEUR

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,  
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,  
Et nous alimentons nos aimables remords,  
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches,  
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,  
Et nous rentrons gaîment dans le chemin bourbeux,  
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste  
Qui berce longuement notre esprit enchanté,  
Et le riche métal de notre volonté  
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent!  
Aux objets répugnants nous trouvons des appas;  
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,  
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange  
Le sein martyrisé d'une antique catin,  
Nous volons au passage un plaisir clandestin  
Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,  
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,  
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons  
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,  
N'ont pas encore brodé de leurs plaisants desseins  
Le canevas banal de nos piteux destins,  
C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,  
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,  
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants  
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde!  
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,  
Il ferait volontiers de la terre un débris  
Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui!--L'oeil chargé d'un pleur involontaire,  
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.  
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,  
--Hypocrite lecteur,--mon semblable,--mon frère!

## SPLEEN ET IDÉAL

### BENEDICTION

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,  
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,  
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes  
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié:

« Ah! que n'ai-je mis bas tout un noeud de vipères,  
Plutôt que de nourrir cette dérision!  
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères  
Où mon ventre a conçu mon expiation!

« Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes  
Pour être le dégoût de mon triste mari,  
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,  
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,

« Je ferai rejaillir la haine qui m'accable  
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,  
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,  
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés! »

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,  
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,  
Elle-même prépare au fond de la Géhenne

Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,  
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,  
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange  
Retrouve l'ambrosie et le nectar vermeil.

Il joue avec le vent, cause avec le nuage  
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix;  
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage  
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte,  
Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,  
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,  
Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Dans le pain et le vin destinés à sa bouche  
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats;  
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,  
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses pas.

Sa femme va criant sur les places publiques:  
« Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,  
Je ferai le métier des idoles antiques,  
Et comme elles je veux me faire redorer;

« Et je me soûlerai de nard, d'encens, de myrrhe,  
De genuflexions, de viandes et de vins,  
Pour savoir si je puis dans un coeur qui m'admire  
Usurper en riant les hommages divins!

« Et, quand je m'ennuierai de ces farces impies,  
Je poserai sur lui ma frêle et forte main;  
Et mes ongles, pareils aux ongles des harpies,  
Sauront jusqu'à son coeur se frayer un chemin.

« Comme un tout jeune oiseau qui tremble et qui palpite,  
J'arracherai ce coeur tout rouge de son sein,  
Et, pour rassasier ma bête favorite,  
Je le lui jetterai par terre avec dédain! »

Vers le Ciel, où son oeil voit un trône splendide,  
Le Poète serein lève ses bras pieux,  
Et les vastes éclairs de son esprit lucide  
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux:

« Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance  
Comme un divin remède à nos impuretés,  
Et comme la meilleure et la plus pure essence  
Qui prépare les forts aux saintes voluptés!

« Je sais que vous gardez une place au Poète  
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,  
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête  
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

« Je sais que la douleur est la noblesse unique  
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,  
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique  
Imposer tous les temps et tous les univers.

« Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,  
Les métaux inconnus, les perles de la mer,  
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire  
A ce beau diadème éblouissant et clair;

« Car il ne sera fait que de pure lumière,  
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,  
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,  
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs! »

## L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées

Qui hante la tempête et se rit de l'archer;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

## ELEVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,  
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,  
Par delà le soleil, par delà les éthers,  
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,  
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,  
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde  
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,  
Va te purifier dans l'air supérieur,  
Et bois, comme une pure et divine liqueur,  
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins  
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,  
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse  
S'élançer vers les champs lumineux et sereins!

Celui dont les penses, comme des alouettes,  
Vers les cieus le matin prennent un libre essor,  
--Qui plane sur la vie et comprend sans effort  
Le langage des fleurs et des choses muettes!

## LES PHARES

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,  
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,  
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,  
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,

Où des anges charmants, avec un doux souris  
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre  
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,  
Et d'un grand crucifix décoré seulement,  
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,  
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules  
Se mêler à des Christ, et se lever tout droits  
Des fantômes puissants, qui dans les crépuscules  
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts;

Colères de boxeur, impudences de faune,  
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,  
Grand coeur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,  
Puget, mélancolique empereur des forçats;

Watteau, ce carnaval où bien des coeurs illustres,  
Comme des papillons, errent en flamboyant,  
Décors frais et légers éclairés par des lustres  
Qui versent la folie à ce bal tournoyant;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,  
De foetus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,  
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,  
Pour tenter les Démons ajustant bien leurs bas;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,  
Ombragé par un bois de sapin toujours vert,  
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges  
Passent, comme un soupir étouffé de Weber;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,  
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces \_Te Deum,\_  
Sont un écho redit par mille labyrinthes;  
C'est pour les coeurs mortels un divin opium.

C'est un cri répété par mille sentinelles,  
Un ordre renvoyé par mille porte-voix;  
C'est un phare allumé sur mille citadelles,  
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois!

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage  
Que nous puissions donner de notre dignité  
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge

Et vient mourir au bord de votre éternité!

### LA MUSE VENALE

O Muse de mon coeur, amante des palais,  
Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borées,  
Durant les noirs ennuis des neigeuses soirées,  
Un tison pour chauffer tes deux pieds violets?

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées  
Aux nocturnes rayons qui percent les volets?  
Sentant ta bourse à sec autant que ton palais,  
Récouteras-tu l'or des voûtes azurées?

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,  
Comme un enfant de choeur, jouer de l'encensoir,  
Chantes des \_Te Deum\_ auxquels tu ne crois guère,

Ou, saltimbanque à jeun, étaler les appas  
Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas,  
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

### L'ENNEMI

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,  
Traversé ça et là par de brillants soleils;  
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage  
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,  
Et qu'il faut employer la pelle et les râtaux  
Pour rassembler à neuf les terres inondées,  
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve  
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève  
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur?

--O douleur! ô douleur! Le Temps mange la vie,

Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le coeur  
Du sang que nous perdons croît et se fortifie!

## LA VIE ANTERIEURE

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques  
Que les soleils marins teignaient de mille feux,  
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,  
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,  
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique  
Les tout-puissants accords de leur riche musique  
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,  
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs  
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,  
Et dont l'unique soin était d'approfondir  
Le secret douloureux qui me faisait languir.

## BOHEMIENS EN VOYAGE

La tribu prophétique aux prunelles ardentes  
Hier s'est mise en route, emportant ses petits  
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits  
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes  
Le long des chariots où les leurs sont blottis,  
Promenant sur le ciel des yeux appesantis  
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,  
Les regardant passer, redouble sa chanson;  
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdure,

Fait couler le rocher et fleurir le désert  
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert  
L'empire familier des ténèbres futures.

## L'HOMME ET LA MER

Homme libre, toujours tu chériras la mer!  
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image;  
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur  
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur  
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets,  
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes;  
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,  
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets!

Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
O lutteurs éternels, ô frères implacables!

## DON JUAN AUX ENFERS

Quand don Juan descendit vers l'onde souterraine,  
Et lorsqu'il eut donné son obole à Charon,  
Un sombre mendiant, l'oeil fier comme Antisthène,  
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,  
Des femmes se tordaient sous le noir firmament,  
Et, comme un grand troupeau de victimes offertes,  
Derrière lui traînaient un long mugissement.

Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,

Tandis que don Luis avec un doigt tremblant  
Montrait à tous les morts errant sur les rivages  
Le fils audacieux qui raila son front blanc.

Frissonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire,  
Près de l'époux perfide et qui fui son amant  
Semblait lui réclamer un suprême sourire  
Où brillât la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre  
Se tenait à la barre et coupait le flot noir;  
Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,  
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

#### CHATIMENT DE L'ORGUEIL

En ces temps merveilleux où la Théologie  
Fleurit avec le plus de sève et d'énergie,  
On raconte qu'un jour un docteur des plus grands  
--Après avoir forcé les coeurs indifférents,  
Les avoir remués dans leurs profondeurs noires;  
Après avoir franchi vers les célestes gloires  
Des chemins singuliers à lui-même inconnus,  
Où les purs Esprits seuls peut-être étaient venus,  
--Comme un homme monté trop haut, pris de panique,  
S'écria, transporté d'un orgueil satanique:  
« Jésus, petit Jésus! je t'ai poussé bien haut!  
Mais, si j'avais voulu t'attaquer au défaut  
De l'armure, ta honte égalerait ta gloire,  
Et tu ne serais plus qu'un foetus dérisoire! »

Immédiatement sa raison s'en alla.  
L'éclat de ce soleil d'un crêpe se voila;  
Tout le chaos roula dans cette intelligence,  
Temple autrefois vivant, plein d'ordre et d'opulence.  
Sous les plafonds duquel tant de pompe avait lui.  
Le silence et la nuit s'installèrent en lui,  
Comme dans un caveau dont la clef est perdue.  
Dès lors il fut semblable aux bêtes de la rue,  
Et, quand il s'en allait sans rien voir, à travers  
Les champs, sans distinguer les étés des hivers,  
Sale, inutile et laid comme une chose usée,  
Il faisait des enfants la joie et la risée.

## LA BEAUTE

Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre,  
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,  
Est fait pour inspirer au poète un amour  
Eternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris;  
J'unis un coeur de neige à la blancheur des cygnes;  
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,  
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes.  
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,  
Consumeront leurs jours en d'austères études;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,  
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles:  
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles!

## L'IDEAL

Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes,  
Produits avariés, nés d'un siècle vaurien,  
Ces pieds à brodequins, ces doigts à castagnettes,  
Qui sauront satisfaire un coeur comme le mien.

Je laisse, à Gavarni, poète des chloroses,  
Soa troupeau gazouillant de beautés d'hôpital,  
Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses  
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal.

Ce qu'il faut à ce coeur profond comme un abîme,  
C'est vous, Lady Macbeth, âme puissante au crime,  
Rêve d'Eschyle éclos au climat des autans;

Ou bien toi, grand Nuit, fille de Michel-Ange,  
Qui tors paisiblement dans une pose étrange

Tes appas façonnés aux bouches des Titans!

## LE MASQUE

### STATUE ALLÉGORIQUE DANS LE GOUT DE LA RENAISSANCE

A ERNEST CHRISTOPHE  
STATUAIRE

Contemplons ce trésor de grâces florentines;  
Dans l'ondulation de ce corps musculeux  
L'Élégance et la Force abondent, soeurs divines.  
Cette femme, morceau vraiment miraculeux,  
Divinement robuste, adorablement mince,  
Est faite pour trôner sur des lits somptueux,  
Et charmer les loisirs d'un pontife ou d'un prince.

--Aussi, vois ce souris fin et voluptueux  
Où la Fatuité promène son extase;  
Ce long regard sournois, langoureux et moqueur;  
Ce visage mignard, tout encadré de gaze,  
Dont chaque trait nous dit avec un air vainqueur:  
« La Volupté m'appelle et l'Amour me couronne! »  
A cet être doué de tant de majesté  
Vois quel charme excitant la gentillesse donne!  
Approchons, et tournons autour de sa beauté.

O blasphème de l'art! ô surprise fatale!  
La femme au corps divin, promettant le bonheur,  
Par le haut se termine en monstre bicéphale!

Mais non! Ce n'est qu'un masque, un décor suborneur,  
Ce visage éclairé d'une exquise grimace,  
Et, regarde, voici, crispée atrocement,  
La véritable tête, et la sincère face  
Renversée à l'abri de la face qui ment.  
--Pauvre grande beauté! le magnifique fleuve  
De tes pleurs aboutit dans mon coeur soucieux;  
Ton mensonge m'enivre, et mon âme s'abreuve  
Aux flots que la Douleur fait jaillir de tes yeux!

--Mais pourquoi pleure-t-elle? Elle, beauté parfaite  
Qui mettrait à ses pieds le genre humain vaincu,

Quel mal mystérieux ronge son flanc d'athlète?

--Elle pleure, insensé, parce qu'elle a vécu!  
Et parce qu'elle vit! Mais ce qu'elle déplore  
Surtout, ce qui la fait frémir jusqu'aux genoux,  
C'est que demain, hélas! il faudra vivre encore!  
Demain, après-demain et toujours!--comme nous!

### HYMNE A LA BEAUTE

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,  
O Beauté? Ton regard, infernal et divin,  
Verse confusément le bienfait et le crime,  
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.  
Tu contiens dans ton oeil le couchant et l'aurore;

Tu répands des parfums comme un soir orageux;  
Tes baisers sont un filtre et ta bouche une amphore  
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.  
Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres?

Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien;  
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,  
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts. Beauté, dont tu te moques;  
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant,  
Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,  
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,  
Crépite, flambe et dit: Bénissons ce flambeau!  
L'amoureux pantelant incliné sur sa belle  
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,  
O Beauté! monstre énorme, effrayant, ingénu!  
Si ton oeil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte  
D'un infini que j'aime et n'ai jamais connu?

De Satan ou de Dieu, qu'importe? Ange ou Sirène,  
Qu'importé, si tu rends,--fée aux yeux de velours,  
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine!--

L'univers moins hideux et les instants moins lourds?

## LA CHEVELURE

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure!  
O boucles! O parfum chargé de nonchaloir!  
Extase! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure  
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,  
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir.

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,  
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,  
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique!  
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,  
Le mien, ô mon amour! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,  
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats;  
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève!  
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve  
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts:

Un port retentissant où mon âme peut boire  
A grands flots le parfum, le son et la couleur;  
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,  
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire  
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse  
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé;  
Et mon esprit subtil que le roulis caresse  
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,  
Infinis bercements du loisir embaumé!

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,  
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond;  
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues  
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues  
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps! toujours! ma main dans ta crinière lourde  
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,  
Afin qu'à mon, désir tu ne sois jamais sourde!

N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde  
Où je hume à longs traits le vin du souvenir?

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,  
O vase de tristesse, ô grande taciturne,  
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,  
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,  
Plus ironiquement accumuler les lieues  
Qui séparent mes bras des immensités bleues.

Je m'avance à l'attaque, et je grimpe aux assauts,  
Comme après un cadavre un choeur de vermisseaux,  
Et je chéris, ô bête implacable et cruelle,  
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle!

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,  
Femme impure! L'ennui rend ton âme cruelle.  
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,  
Il te faut chaque jour un coeur au râtelier.  
Tes yeux, illuminés ainsi que des boutiques  
Ou des ifs flamboyants dans les fêtes publiques,  
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté,  
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.

Machine aveugle et sourde en cruauté féconde!  
Salutaire instrument, buveur du sang du monde,  
Comment n'as-tu pas honte, et comment n'as-tu pas  
Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas?  
La grandeur de ce mal où tu te crois savante  
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,  
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,  
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,  
--De toi, vil animal,--pour pétrir un génie?

O fangeuse grandeur, sublime ignominie!

#### SED NON SATIATA

Bizarre déité, brune comme les nuits,  
Au parfum mélangé de musc et de havane,  
OEuvre de quelque obi, le Faust de la savane,  
Sorcière au flanc d'ébène, enfant des noirs minuits,

Je préfère au constance, à l'opium, au nuits,  
L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane;  
Quand vers toi mes désirs partent en caravane,  
Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis.

Par ces deux grands yeux noirs, soupiraux de ton âme,  
O démon sans pitié, verse-moi moins de flamme;  
Je ne suis pas le Styx pour t'embrasser neuf fois,

Hélas! et je ne puis, Mégère libertine,  
Pour briser ton courage et te mettre aux abois,  
Dans l'enfer de ton lit devenir Proserpine!

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,  
Même quand elle marche, on croirait qu'elle danse,  
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés  
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

Comme le sable morne et l'azur des déserts,  
Insensibles tous deux à l'humaine souffrance,  
Comme les longs réseaux de la houle des mers,  
Elle se développe avec indifférence.

Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants,  
Et dans cette nature étrange et symbolique  
Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique,

Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants,  
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,  
La froide majesté de la femme stérile.

## LE SERPENT QUI DANSE

Que j'aime voir, chère indolente,  
De ton corps si beau,  
Comme une étoile vacillante,  
Miroiter la peau!

Sur ta chevelure profonde  
Aux âcres parfums,  
Mer odorante et vagabonde  
Aux flots bleus et bruns.

Comme un navire qui s'éveille  
Au vent du matin,  
Mon âme rêveuse appareille  
Pour un ciel lointain.

Tes yeux, où rien ne se révèle  
De doux ni d'amer,  
Sont deux bijoux froids où se mêle  
L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,  
Belle d'abandon,  
On dirait un serpent qui danse  
Au bout d'un bâton;

Sous le fardeau de ta paresse  
Ta tête d'enfant  
Se balance avec la mollesse  
D'un jeune éléphant,

Et son corps se penche et s'allonge  
Comme un fin vaisseau  
Qui roule bord sur bord, et plonge  
Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte  
Des glaciers grondants,  
Quand l'eau de ta bouche remonte  
Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohême,  
Amer et vainqueur,  
Un ciel liquide qui parsème  
D'étoiles mon coeur!

## UNE CHAROGNE

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,  
Ce beau matin d'été si doux:  
Au détour d'un sentier une charogne infâme  
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,

Brûlante et suant les poisons,  
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique  
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,  
Comme afin de la cuire à point,  
Et de rendre au centuple à la grande Nature  
Tout ce qu'ensemble elle avait joint.

Et le ciel regardait la carcasse superbe  
Comme une fleur s'épanouir;  
La puanteur était si forte que sur l'herbe  
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,  
D'où sortaient de noirs bataillons  
De larves qui coulaient comme un épais liquide  
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,  
Où s'élançait en pétillant;  
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,  
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique  
Comme l'eau courante et le vent,  
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique  
Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,  
Une ébauche lente à venir  
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève  
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète  
Nous regardait d'un oeil fâché,  
Epiant le moment de reprendre au squelette  
Le morceau qu'elle avait lâché.

--Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,  
A cette horrible infection,  
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,  
Vous, mon ange et ma passion!

Oui! telle vous serez, ô la reine des grâces,  
Après les derniers sacrements,  
Quand vous irez sous l'herbe et les floraisons grasses,

Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine  
Qui vous mangera de baisers,  
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine  
De mes amours décomposés!

#### DE PROFUNDIS CLAMAVI

J'implore ta pitié. Toi, l'unique que j'aime,  
Du fond du gouffre obscur où mon coeur est tombé.  
C'est un univers morne à l'horizon plombé,  
Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème;

Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois,  
Et les six autres mois la nuit couvre la terre;  
C'est un pays plus nu que la terre polaire;  
Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois!

Or il n'est d'horreur au monde qui surpasse  
La froide cruauté de ce soleil de glace  
Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos;

Je jalouse le sort des plus vils animaux  
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide,  
Tant l'écheveau du temps lentement se dévide!

#### LE VAMPIRE

Toi qui, comme un coup de couteau.  
Dans mon coeur plaintif est entrée;  
Toi qui, forte comme un troupeau  
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié  
Faire ton lit et ton domaine.  
--Infâme à qui je suis lié  
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtue,  
Comme à la bouteille l'ivrogne,  
Comme aux vermines la charogne,  
--Maudite, maudite sois-tu!

J'ai prié le glaive rapide  
De conquérir ma liberté,  
Et j'ai dit au poison perfide  
De secourir ma lâcheté.

Hélas! le poison et le glaive  
M'ont pris en dédain et m'ont dit:  
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève  
A ton esclavage maudit,

Imbécile!--de son empire  
Si nos efforts te délivraient,  
Tes baisers ressusciteraient  
Le cadavre de ton vampire! »

Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive,  
Comme au long d'un cadavre un cadavre étendu,  
Je me pris à songer près de ce corps vendu  
A la triste beauté dont mon désir se prive.

Je me représentai sa majesté native,  
Son regard de vigueur et de grâces armé,  
Ses cheveux qui lui font un casque parfumé,  
Et dont le souvenir pour l'amour me ravive.

Car j'eusse avec ferveur baisé ton noble corps,  
Et depuis tes pieds frais jusqu'à tes noires tresses  
Déroulé le trésor des profondes caresses,

Si, quelque soir, d'un pleur obtenu sans effort  
Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles,  
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.

#### REMORDS POSTHUME

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,  
Au fond d'un monument construit en marbre noir,  
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir

Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse;

Quand la pierre, opprimant ta poitrine peureuse  
Et tes flancs qu'assouplit un charmant nonchaloir,  
Empêchera ton coeur de battre et de vouloir,  
Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Le tombeau, confident de mon rêve infini,  
--Car le tombeau toujours comprendra le poète,--  
Durant ces longues nuits d'où le somme est banni,

Te dira: « Que vous sert, courtisane imparfaite,  
De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts? »  
--Et le ver rongera ta peau comme un remords.

## LE CHAT

Viens, mon beau chat, sur mon coeur amoureux:  
Retiens les griffes de ta patte,  
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,  
Mêlés de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir  
Ta tête et ton dos élastique,  
Et que ma main s'enivre du plaisir  
De palper ton corps électrique,

Je vois ma femme en esprit; son regard,  
Comme le tien, aimable bête,  
Profond et froid, coupe et fend comme un dard.

Et, des pieds jusques à la tête,  
Un air subtil, un dangereux parfum  
Nagent autour de son corps brun.

## LE BALCON

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,  
O toi, tous mes plaisirs, ô toi, tous mes devoirs!

Tu te rappelleras la beauté des caresses,  
La douceur du foyer et le charme des soirs,  
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses!

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,  
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses;  
Que ton sein m'était doux! que ton coeur m'était bon!  
Nous avons dit souvent d'impérissables choses  
Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées!  
Que l'espace est profond! que le coeur est puissant!  
En me penchant vers toi, reine des adorées,  
Je croyais respirer le parfum de ton sang.  
Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées!

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,  
Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles  
Et je buvais ton souffle, ô douceur, ô poison!  
Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles,  
La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,  
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.  
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses  
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton coeur si doux?  
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses!

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,  
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,  
Comme montent au ciel les soleils rajeunis  
Après s'être lacés au fond des mers profondes!  
--O serments! ô parfums! ô baisers infinis!

## LE POSSEDE

Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,  
O Lune de ma vie! emmitoufle-toi d'ombre;  
Dors ou fume à ton gré; sois muette, sois sombre,  
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui;

Je t'aime ainsi! Pourtant, si tu veux aujourd'hui,  
Comme un astre éclipsé qui sort de la pénombre,

Te pavaner aux lieux que la Folie encombre,  
C'est bien! Charmant poignard, jaillis de ton étui!

Allume ta prunelle à la flamme des lustres!  
Allume le désir dans les regards des rustres!  
Tout de toi m'est plaisir, morbide ou pétulant;

Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore;  
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant  
Qui ne crie: \_O mon cher Belzébuth, je t'adore!\_

## UN FANTOME

### I

#### LES TÉNÈBRES

Dans les caveaux d'insondable tristesse  
Où le Destin m'a déjà relégué;  
Où jamais n'entre un rayon rosé et gai;  
Où, seul avec la Nuit, maussade hôtesse,

Je suis comme un peintre qu'un Dieu moqueur  
Condamne à peindre, hélas! sur les ténèbres;  
Où, cuisinier aux appétits funèbres,  
Je fais bouillir et je mange mon coeur,

Par instants brille, et s'allonge, et s'étale  
Un spectre fait de grâce et de splendeur:  
A sa rêveuse allure orientale,

Quand il atteint sa totale grandeur,  
Je reconnais ma belle visiteuse:  
C'est Elle! sombre et pourtant lumineuse.

### II

#### LE PARFUM

Lecteur, as-tu quelquefois respiré  
Avec ivresse et lente gourmandise

Ce grain d'encens qui remplit une église,  
Ou d'un sachet le musc invétéré?

Charme profond, magique, dont nous grise  
Dans le présent le passé restauré!  
Ainsi l'amant sur un corps adoré  
Du souvenir cueille la fleur exquise.

De ses cheveux élastiques et lourds,  
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,  
Une senteur montait, sauvage et fauve,

Et des habits, mousseline ou velours,  
Tout imprégnés de sa jeunesse pure,  
Se dégageait un parfum de fourrure.

### III

#### LE CADRE

Comme un beau cadre ajoute à la peinture,  
Bien qu'elle soit d'un pinceau très vanté,  
Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté  
En l'isolant de l'immense nature.

Ainsi bijoux, meubles, métaux, dorure,  
S'adaptaient juste à sa rare beauté;  
Rien n'offusquait sa parfaite clarté,  
Et tout semblait lui servir de bordure.

Même on eût dit parfois qu'elle croyait  
Que tout voulait l'aimer; elle noyait  
Dans les baisers du satin et du linge

Son beau corps nu, plein de frissonnements,  
Et, lente ou brusque, en tous ses mouvements,  
Montrait la grâce enfantine du singe.

### IV

#### LE PORTRAIT

La Maladie et la Mort font des cendres

De tout le feu qui pour nous flamboya.  
De ces grands yeux si fervents et si tendres,  
De cette bouche où mon coeur se noya,

De ces baisers puissants comme un dictame,  
De ces transports plus vifs que des rayons.  
Que reste-t-il? C'est affreux, ô mon âme!  
Rien qu'un dessin fort pâle, aux trois crayons,

Qui, comme moi, meurt dans la solitude,  
Et que le Temps, injurieux vieillard,  
Chaque jour frotte avec son aile rude...

Noir assassin de la Vie et de l'Art,  
Tu ne tueras jamais dans ma mémoire  
Celle qui fut mon plaisir et ma gloire!

Je te donne ces vers afin que, si mon nom  
Aborde heureusement aux époques lointaines  
Et fait rêver un soir les cervelles humaines,  
Vaisseau favorisé par un grand aiglon,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,  
Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon,  
Et par un fraternel et mystique chaînon  
Reste comme pendue à mes rimes hautaines;

Etre maudit à qui de l'abîme profond  
Jusqu'au plus haut du ciel rien, hors moi, ne répond;  
--O toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,

Foules d'un pied léger et d'un regard serein  
Les stupides mortels qui t'ont jugée amère,  
Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain!

## SEMPER EADEM

« D'où vous vient, disiez-vous, cette tristesse étrange,  
Montant comme la mer sur le roc noir et nu? »  
--Quand notre coeur a fait une fois sa vengeance,  
Vivre est un mal! C'est un secret de tous connu,

Une douleur très simple et non mystérieuse,

Et, comme votre joie, éclatante pour tous.  
Cessez donc de chercher, ô belle curieuse!  
Et, bien que votre voix soit douce, taisez-vous!

Taisez-vous, ignorante! âme toujours ravie!  
Bouche au rire enfantin! Plus encore que la Vie,  
La Mort nous tient souvent par des liens subtils.

Laissez, laissez mon coeur s'enivrer d'un \_mensonge,\_  
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe,  
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos cils!

## TOUT ENTIERE

Le Démon, dans ma chambre haute,  
Ce matin est venu me voir,  
Et, tâchant à me prendre en faute,  
Me dit: « Je voudrais bien savoir,

Parmi toutes les belles choses  
Dont est fait son enchantement,  
Parmi les objets noirs ou roses  
Qui composent son corps charmant,

Quel est le plus doux. »--O mon âme!  
Tu répondis à l'Abhorré:  
« Puisqu'en elle tout est dictame,  
Rien ne peut être préféré.

Lorsque tout me ravit, j'ignore  
Si quelque chose me séduit.  
Elle éblouit comme l'Aurore  
Et console comme la Nuit;

Et l'harmonie est trop exquise,  
Qui gouverne tout son beau corps,  
Pour que l'impuissante analyse  
En note les nombreux accords.

O métamorphose mystique  
De tous mes sens fondus en un!  
Son haleine fait la musique,  
Comme sa voix fait le parfum! »

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,  
Que diras-tu, mon coeur, coeur autrefois flétri,  
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,  
Dont le regard divin t'a soudain refléuri?

--Nous mettrons noire orgueil à chanter ses louanges,  
Rien ne vaut la douceur de son autorité;  
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,  
Et son oeil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude.  
Que ce soit dans la rue et dans la multitude;  
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Parfois il parle et dit: « Je suis belle, et j'ordonne  
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau.  
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone. »

## CONFESSION

Une fois, une seule, aimable et douce femme,  
A mon bras votre bras poli  
S'appuya (sur le fond ténébreux de mon âme  
Ce souvenir n'est point pâli).

Il était tard; ainsi qu'une médaille neuve  
La pleine lune s'étalait,  
Et la solennité de la nuit, comme un fleuve,  
Sur Paris dormant ruisselait.

Et le long des maisons, sous les portes cochères,  
Des chats passaient furtivement,  
L'oreille au guet, ou bien, comme des ombres chères,  
Nous accompagnaient lentement.

Tout à coup, au milieu de l'intimité libre  
Eclore à la pâle clarté,  
De vous, riche et sonore instrument où ne vibre  
Que la radieuse gaîté,

De vous, claire et joyeuse ainsi qu'une fanfare  
Dans le matin étincelant,

Une note plaintive, une note bizarre  
S'échappa, tout en chancelant.

Comme une enfant chétive, horrible, sombre, immonde  
Dont sa famille rougirait,  
Et qu'elle aurait longtemps, pour la cacher au monde,  
Dans un caveau mise au secret!

Pauvre ange, elle chantait, votre note criarde:  
« Que rien ici-bas n'est certain,  
Et que toujours, avec quelque soin qu'il se farde,  
Se trahit l'égoïsme humain;

Que c'est un dur métier que d'être belle femme,  
Et que c'est le travail banal  
De la danseuse folle et froide qui se pâme  
Dans un sourire machinal;

Que bâtir sur les coeurs est une chose sotte,  
Que tout craque, amour et beauté,  
Jusqu'à ce que l'Oubli les jette dans sa hotte  
Pour les rendre à l'Eternité! »

J'ai souvent évoqué cette lune enchantée,  
Ce silence et cette langueur,  
Et cette confiance horrible chuchotée  
Au confessionnal du coeur.

## LE FLACON

Il est de forts parfums pour qui toute matière  
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre.  
En ouvrant un coffret venu de l'orient  
Dont la serrure grince et rechigne en criant,

Ou dans une maison déserte quelque armoire  
Pleine de l'âcre odeur des temps, poudreuse et noire,  
Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,  
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.

Mille pensers dormaient, chrysalides funèbres,  
Frémissant doucement dans tes lourdes ténèbres,  
Qui dégagent leur aile et prennent leur essor,

Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or.

Voilà le souvenir enivrant qui voltige  
Dans l'air troublé; les yeux se ferment; le Vertige  
Saisit l'âme vaincue et la pousse à deux mains  
Vers un gouffre obscurci de miasmes humains;

Il la terrasse au bord d'un gouffre séculaire,  
Où, Lazare odorant déchirant son suaire,  
Se meut dans son réveil le cadavre spectral  
D'un vieil amour ranci, charmant et sépulcral.

Ainsi, quand je serai perdu dans la mémoire  
Des hommes, dans le coin d'une sinistre armoire;  
Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,  
Décrépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé,

Je serai ton cercueil, aimable pestilence!  
Le témoin de ta force et de ta virulence,  
Cher poison préparé par les anges! liqueur  
Qui me ronge, ô la vie et la mort de mon coeur!

## LE POISON

Le vin sait revêtir le plus sordide bouge  
D'un luxe miraculeux,  
Et fait surgir plus d'un portique fabuleux  
Dans l'or de sa vapeur rouge,  
Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux.

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,  
Allonge l'illimité,  
Approfondit le temps, creuse la volupté,  
Et de plaisirs noirs et mornes  
Remplit l'âme au delà de sa capacité.

Tout cela ne vaut pas le poison qui découle  
De tes yeux, de tes yeux verts,  
Lacs où mon âme tremble et se voit à l'envers...  
Mes songes viennent en foule  
Pour se désaltérer à ces gouffres amers.

Tout cela ne vaut pas le terrible prodige

De ta salive qui mord,  
Qui plonge dans l'oubli mon âme sans remord,  
Et, charriant le vertige,  
La roule défaillante aux rives de la mort!

## LE CHAT

### I

Dans ma cervelle se promène  
Ainsi qu'en son appartement,  
Un beau chat, fort, doux et charmant,  
Quand il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret;  
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,  
Elle est toujours riche et profonde.  
C'est là son charme et son secret.

Cette voix, qui perle et qui filtre  
Dans mon fond le plus ténébreux,  
Me remplit comme un vers nombreux  
Et me réjouit comme un philtre.

Elle endort les plus cruels maux  
Et contient toutes les extases;  
Pour dire les plus longues phrases,  
Elle n'a pas besoin de mots.

Non, il n'est pas d'archet qui morde  
Sur mon coeur, parfait instrument,  
Et fasse plus royalement  
Chanter sa plus vibrante corde

Que ta voix, chat mystérieux,  
Chat séraphique, chat étrange,  
En qui tout est, comme un ange,  
Aussi subtil qu'harmonieux.

### II

De sa fourrure blonde et brune  
Sort un parfum si doux, qu'un soir  
J'en fus embaumé, pour l'avoir  
Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du lieu;  
Il juge, il préside, il inspire  
Toutes choses dans son empire;  
Peut-être est-il fée, est-il dieu?

Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime  
Tirés comme par un aimant,  
Se retournent docilement,  
Et que je regarde en moi-même,

Je vois avec étonnement  
Le feu de ses prunelles pâles,  
Clairs fanaux, vivantes opales,  
Qui me contemplent fixement.

## LE BEAU NAVIRE

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse,  
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse;  
Je veux te peindre ta beauté  
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,  
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,  
Chargé de toile, et va roulant  
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,  
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces;  
D'un air placide et triomphant  
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse,  
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse;  
Je veux te peindre ta beauté  
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,

Ta gorge triomphante est une belle armoire  
Dont les panneaux bombés et clairs  
Comme les boucliers accrochent des éclairs;

Boucliers provoquants, armés de pointes roses!  
Armoire à doux secrets, pleine de bonnes choses,  
De vins, de parfums, de liqueurs  
Qui feraient délirer les cerveaux et les coeurs!

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,  
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,  
Chargé de toile, et va roulant  
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Tes nobles jambes sous les volants qu'elles chassent,  
Tourmentent les désirs obscurs et les agacent  
Comme deux sorcières qui font  
Tourner un philtre noir dans un vase profond.

Tes bras qui se joueraient des précoces hercules  
Sont des boas luisants les solides émules,  
Faits pour serrer obstinément,  
Comme pour l'imprimer dans ton coeur, ton amant.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,  
Ta tête se pavane avec d'étranches grâces;  
D'un air placide et triomphant  
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

## L'IRREPARABLE

### I

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,  
Qui vit, s'agite et se tortille,  
Et se nourrit de nous comme le ver des morts,  
Comme du chêne la chenille?  
Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords?

Dans quel philtre, dans quel vin, dans quelle tisane  
Noierons-nous ce vieil ennemi,  
Destructeur et gourmand comme la courtisane,  
Patient comme la fourmi?

Dans quel philtre?--dans quel vin?--dans quelle tisane?

Dis-le, belle sorcière, oh! dis, si tu le sais,  
A cet esprit comblé d'angoisse  
Et pareil au mourant qu'écrasent les blessés,  
Que le sabot du cheval froisse,  
Dis-le, belle sorcière, oh! dis, si tu le sais,

A cet agonisant que le loup déjà flaire  
Et que surveille le corbeau,  
A ce soldat brisé, s'il faut qu'il désespère  
D'avoir sa croix et son tombeau;  
Ce pauvre agonisant que le loup déjà flaire!

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir?  
Peut-on déchirer des ténèbres  
Plus denses que la poix, sans matin et sans soir,  
Sans astres, sans éclairs funèbres?  
Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir?

L'Espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge  
Est souillée, est morte à jamais!  
Sans lune et sans rayons trouver où l'on héberge  
Les martyrs d'un chemin mauvais!  
Le Diable a tout éteint aux carreaux de l'Auberge!

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés!  
Dis, connais-tu l'irrémissible?  
Connais-tu le Remords, aux traits empoisonnés,  
A qui notre cœur sert de cible?  
Adorable sorcière, aimes-tu les damnés?

L'irréparable ronge avec sa dent maudite  
Notre âme, piteux monument,  
Et souvent il attaque, ainsi que le termite,  
Par la base le bâtiment.  
L'irréparable ronge avec sa dent maudite!

## II

J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal  
Qu'enflammait l'orchestre sonore,  
Une fée allumer dans un ciel infernal  
Une miraculeuse aurore;  
J'ai vu parfois au fond d'un théâtre banal

Un être qui n'était que lumière, or et gaze,  
Terrasser l'énorme Satan  
Mais mon coeur, que jamais ne visite l'extase  
Est un théâtre où l'on attend  
Toujours, toujours en vain, l'Etre aux ailes de gaze!

## CAUSERIE

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose!  
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,  
Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose  
Le souvenir cuisant de son limon amer.

--Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme;  
Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé  
Par la griffe et la dent féroce de la femme.  
Ne cherchez plus mon coeur; les bêtes l'ont mangé.

Mon coeur est un palais flétri par la cohue;  
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux.  
--Un parfum nage autour de votre gorge nue!...

O Beauté, dur fléau des âmes! tu le veux!  
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes!  
Calcine ces lambeaux qu'ont épargnés les bêtes!

## CHANT D'AUTOMNE

### I

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres;  
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts!  
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres  
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être: colère,  
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,  
Et, comme le soleil dans son enfer polaire.

Mon coeur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe;  
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.  
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe  
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,  
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part...  
Pour qui?--C'était hier l'été; voici l'automne!  
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

## II

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,  
Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,  
Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,  
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant aimez-moi, tendre coeur! soyez mère  
Même pour un ingrat, même pour un méchant;  
Amante ou soeur, soyez la douceur éphémère  
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte tâche! La tombe attend; elle est avide!  
Ah! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,  
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,  
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux!

## CHANSON D'APRES-MIDI

Quoique tes sourcils méchants  
Te donnent un air étrange  
Qui n'est pas celui d'un ange,  
Sorcière aux yeux alléchants,

Je t'adore, ô ma frivole,  
Ma terrible passion!  
Avec la dévotion  
Du prêtre pour son idole.

Le désert et la forêt  
Embaument tes tresses rudes,  
Ta tête a les attitudes  
De l'énigme et du secret.

Sur ta chair le parfum rôde  
Comme autour d'un encensoir;  
Tu charmes comme le soir,  
Nymphé ténébreuse et chaude.

Ah! les philtres les plus forts  
Ne valent pas ta paresse,  
Et tu connais la caresse  
Qui fait revivre les morts!

Tes hanches sont amoureuses  
De ton dos et de tes seins,  
Et tu ravis les coussins  
Par tes poses langoureuses.

Quelquefois pour apaiser  
Ta rage mystérieuse,  
Tu prodigues, sérieuse,  
La morsure et le baiser;

Tu me déchires, ma brune,  
Avec un rire moqueur,  
Et puis tu mets sur mon coeur  
Ton oeil doux comme la lune.

Sous tes souliers de satin,  
Sous tes charmants pieds de soie,  
Moi, je mets ma grande joie,  
Mon génie et mon destin,

Mon âme par toi guérie,  
Par toi, lumière et couleur!  
Explosion de chaleur  
Dans ma noire Sibérie!

SISINA

Imaginez Diane en galant équipage,

Parcourant les forêts ou battant les halliers,  
Cheveux et gorge au vent, s'enivrant de tapage,  
Superbe et défiant les meilleurs cavaliers!

Avez-vous vu Théroigne, amante du carnage,  
Excitant à l'assaut un peuple sans souliers,  
La joue et l'oeil en feu, jouant son personnage,  
Et montant, sabre au poing, les royaux escaliers?

Telle la Sisina! Mais la douce guerrière  
A l'âme charitable autant que meurtrière,  
Son courage, affolé de poudre et de tambours,

Devant les suppliants sait mettre bas les armes,  
Et son coeur, ravagé par la flamme, a toujours,  
Pour qui s'en montre digne, un réservoir de larmes.

#### A UNE DAME CREOLE

Au pays parfumé que le soleil caresse,  
J'ai connu sous un dais d'arbres tout empourprés  
Et de palmiers, d'où pleut sur les yeux la paresse,  
Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud; la brune enchanteresse  
A dans le col des airs noblement maniérés;  
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,  
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,  
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,  
Belle digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,  
Germer mille sonnets dans le coeur des poètes,  
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

#### LE REVENANT

Comme les anges à l'oeil fauve,  
Je reviendrai dans ton alcôve  
Et vers toi glisserai sans bruit  
Avec les ombres de la nuit;

Et je te donnerai, ma brune,  
Des baisers froids comme la lune  
Et des caresses de serpent  
Autour d'une fosse rampant.

Quand viendra le matin livide,  
Tu trouveras ma place vide,  
Où jusqu'au soir il fera froid.

Comme d'autres par la tendresse,  
Sur ta vie et sur ta jeunesse,  
Moi, je veux régner par l'effroi!

#### SONNET D'AUTOMNE

Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal:  
« Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon mérite? »  
--Sois charmante et tais-toi! Mon coeur, que tout irrite,  
Excepté la candeur de l'antique animal,

Ne veut pas te montrer son secret infernal,  
Berceuse dont la main aux longs sommeils m'invite,  
Ni sa noire légende avec la flamme écrite.  
Je hais la passion et l'esprit me fait mal!

Aimons-nous doucement. L'Amour dans sa guérite,  
Ténébreux, embusqué, bande son arc fatal.  
Je connais les engins de son vieil arsenal:

Crime, horreur et folie!--O pâle marguerite!  
Comme moi n'es-tu pas un soleil automnal,  
O ma si blanche, ô ma si froide Marguerite?

#### TRISTESSE DE LA LUNE

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse;  
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,  
Qui d'une main distraite et légère caresse,  
Avant de s'endormir, le contour de ses seins,

Sur le dos satiné des molles avalanches,  
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,  
Et promène ses yeux sur les visions blanches  
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,  
Elle laisse filer une larme furtive,  
Un poète pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle,  
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,  
Et la met dans son coeur loin des yeux du soleil.

## LES CHATS

Les amoureux fervents et les savants austères  
Aiment également dans leur mûre saison,  
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,  
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,  
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres;  
L'Erèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,  
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes  
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,  
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,  
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,  
Etoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

## LA PIPE

Je suis la pipe d'un auteur;  
On voit, à contempler ma mine  
D'Abyssienne ou de Cafrine,  
Que mon maître est un grand fumeur.

Quand il est comblé de douleur,  
Je fume comme la chaumine  
Où se prépare la cuisine  
Pour le retour du laboureur.

J'enlace et je berce son âme  
Dans le réseau mobile et bleu  
Qui monte de ma bouche en feu,

Et je roule un puissant dictame  
Qui charme son coeur et guérit  
De ses fatigues son esprit.

## LA MUSIQUE

La musique souvent me prend comme une mer!  
Vers ma pâle étoile,  
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,  
Je mets à la voile;

La poitrine en avant et les poumons gonflés  
Comme de la toile,  
J'escalade le dos des flots amoncelés  
Que la nuit me voile;

Je sens vibrer en moi toutes les passions  
D'un vaisseau qui souffre;  
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre  
Me bercent.--D'autres fois, calme plat, grand miroir  
De mon désespoir!

## SEPULTURE D'UN POETE MAUDIT

Si par une nuit lourde et sombre  
Un bon chrétien, par charité,  
Derrière quelque vieux décombre  
Enterre votre corps vanté,

A l'heure où les chastes étoiles  
Ferment leurs yeux appesantis,  
L'araignée y fera ses toiles,  
Et la vipère ses petits;

Vous entendrez toute l'année  
Sur votre tête condamnée  
Les cris lamentables des loups

Et des sorcières faméliques,  
Les ébats des vieillards lubriques  
Et les complots des noirs filous.

## LE MORT JOYEUX

Dans une terre grasse et pleine d'escargots  
Je veux creuser moi-même une fosse profonde,  
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os  
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde.

Je hais les testaments et je hais les tombeaux;  
Plutôt que d'implorer une larme du monde,  
Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux  
A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde.

O vers! noirs compagnons sans oreille et sans yeux,  
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux;  
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

A travers ma ruine allez donc sans remords,  
Et dites-moi s'il est encor quelque torture  
Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les morts?

## LA CLOCHE FELEE

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,  
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume  
Les souvenirs lointains lentement s'élever  
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux  
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,  
Jette fidèlement son cri religieux,  
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente!

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis  
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,  
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie  
Au bord d'un lac de sang sous un grand tas de morts,  
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

## SPLEEN

Pluviôse, irrité contre la vie entière,  
De son urne à grands flots vers un froid ténébreux  
Aux pâles habitants du voisin cimetière  
Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.

Mon chat sur le carreau cherchant une litière  
Agite sans repos son corps maigre et galeux;  
L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière  
Avec la triste voix d'un fantôme frileux.

Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée  
Accompagne en fausset la pendule enrhumée,  
Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,

Héritage fatal d'une vieille hydropique,  
Le beau valet de coeur et la dame de pique  
Causent sinistrement de leurs amours défunts.  
J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,  
De vers, de billets doux, de procès, de romances,  
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,  
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.  
C'est une pyramide, un immense caveau,  
Qui contient plus de morts que la fosse commune.  
--Je suis un cimetière abhorré de la lune,  
Où comme des remords se traînent de longs vers  
Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.  
Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,  
Où gît tout un fouillis de modes surannées,  
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,  
Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,  
Quand sous les lourds flocons des neigeuses années  
L'ennui, fruit de la morne incuriosité,  
Prend les proportions de l'immortalité.  
--Désormais tu n'es plus, ô matière vivante!  
Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,  
Assoupi dans le fond d'un Saharah brumeux!  
Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,  
Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche  
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche.

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,  
Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux,  
Qui, de ses précepteurs méprisant les courbettes,  
S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.  
Rien ne peut l'égayer, ni gibier, ni faucon,  
Ni son peuple mourant en face du balcon,  
Du bouffon favori la grotesque ballade  
Ne distrait plus le front de ce cruel malade;  
Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,  
Et les dames d'atour, pour qui tout prince est beau,  
Ne savent plus trouver d'impudique toilette  
Pour tirer un souris de ce jeune squelette.  
Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu  
De son être extirper l'élément corrompu,  
Et dans ces bains de sang qui des Romains nous viennent  
Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,  
Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété  
Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé.

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,  
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle

Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;

Quand la terre est changée en un cachot humide,  
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
S'en va battant les murs de son aile timide  
Et se cognant la tête à des plafonds pourris;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées  
D'une vaste prison imite les barreaux,  
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie  
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
Qui se mettent à geindre opiniâtement.

--Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,  
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

## LE GOUT DU NEANT

Morne esprit, autrefois amoureux de la lutte,  
L'Espoir, dont l'éperon attisait ton ardeur,  
Ne veut plus t'enfourcher! Couche-toi sans pudeur,  
Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.

Résigne-toi, mon coeur; dors ton sommeil de brute.

Esprit vaincu, fourbu! Pour toi, vieux maraudeur,  
L'amour n'a plus de goût, non plus que la dispute;  
Adieu donc, chants du cuivre et soupirs de la flûte!  
Plaisirs, ne tentez plus un coeur sombre et boudeur!

Le Printemps adorable a perdu son odeur!

Et le Temps m'engloutit minute par minute,  
Comme la neige immense un corps pris de roideur;  
Et je n'y cherche plus l'abri d'une cahute!  
Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur,

Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute?

### ALCHIMIE DE LA DOULEUR

L'un t'éclaire avec son ardeur  
L'autre en toi met son deuil. Naturel  
Ce qui dit à l'un: Sépulture!  
Dit à l'autre: Vie et splendeur!

Hermès inconnu qui m'assistes  
Et qui toujours m'intimidas,  
Tu me rends l'égal de Midas,  
Le plus triste des alchimistes;

Par toi je change l'or en fer  
Et le paradis en enfer;  
Dans le suaire des nuages

Je découvre un cadavre cher.  
Et sur les célestes rivages  
Je bâtis de grands sarcophages.

### LA PRIERE D'UN PAÏËN

Ah! ne ralentis pas tes flammes;  
Réchauffe mon coeur engourdi,  
Volupté, torture des âmes!  
\_Diva! supplicem exaudi!\_

Déesse dans l'air répandue,  
Flamme dans notre souterrain!  
Exauce une âme morfondue,  
Qui te consacre un chant d'airain.

Volupté, sois toujours ma reine!  
Prends le masque d'une sirène  
Faîte de chair et de velours.

Ou verse-moi tes sommeils lourds

Dans le vin informe et mystique,  
Volupté, fantôme élastique!

## LE COUVERCLE

En quelque lieu qu'il aille, ou sur mer ou sur terre,  
Sous un climat de flamme ou sous un soleil blanc,  
    Serviteur de Jésus, courtisan de Cythère,  
    Mendiant ténébreux ou Crésus rutilant,

Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire,  
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent,  
Partout l'homme subit la terreur du mystère,  
Et ne regarde en haut qu'avec un oeil tremblant.

En haut, le Ciel! ce mur de caveau qui l'étouffe,  
    Plafond illuminé pour un opéra bouffe  
Où chaque histrion foule un sol ensanglanté,

    Terreur du libertin, espoir du fol ermite;  
Le Ciel! couvercle noir de la grande marmite  
Où bout l'imperceptible et vaste Humanité.

## L'IMPREVU

Harpagon, qui veillait son père agonisant,  
Se dit, rêveur, devant ces lèvres déjà blanches;  
« Nous avons au grenier un nombre suffisant,  
    Ce me semble, de vieilles planches? »

Célimène roucoule et dit: « Mon coeur est bon,  
Et naturellement, Dieu m'a faite très belle. »  
--Son coeur! coeur racorni, fumé comme un jambon,  
    Recuit à la flamme éternelle!

Un gazetier fumeux, qui se croit un flambeau,  
Dit au pauvre, qu'il a noyé dans les ténèbres:  
« Où donc l'aperçois-tu, ce créateur du Beau,  
    Ce Redresseur que tu célèbres? »

Mieux que tous, je connais certains voluptueux  
Qui bâille nuit et jour, et se lamente et pleure,  
Répétant, l'impuissant et le fat: « Oui, je veux  
Être vertueux, dans une heure! »

L'horloge, à son tour, dit à voix basse: « Il est mûr,  
Le damné! J'avertis en vain la chair infecte.  
L'homme est aveugle, sourd, fragile, comme un mur  
Qu'habite et que ronge un insecte! »

Et puis, Quelqu'un paraît, que tous avaient nié,  
Et qui leur dit, railleur et fier: « Dans mon ciboire,  
Vous avez, que je crois, assez communié,  
A la joyeuse Messe noire?

Chacun de vous m'a fait un temple dans son coeur;  
Vous avez, en secret, baisé ma fesse immonde!  
Reconnaissez Satan à son rire vainqueur,  
Enorme et laid comme le monde!

Avez-vous donc pu croire, hypocrites surpris,  
Qu'on se moque du maître, et qu'avec lui l'on triche,  
Et qu'il soit naturel de recevoir deux prix.  
D'aller au Ciel et d'être riche?

Il faut que le gibier paye le vieux chasseur  
Qui se morfond longtemps à l'affût de la proie.  
Je vais vous emporter à travers l'épaisseur,  
Compagnons de ma triste joie,

A travers l'épaisseur de la terre et du roc,  
A travers les amas confus de votre cendre,  
Dans un palais aussi grand que moi, d'un seul bloc,  
Et qui n'est pas de pierre tendre;

Car il fait avec l'universel Péché,  
Et contient mon orgueil, ma douleur et ma gloire!  
--Cependant, tout en haut de l'univers juché,  
Un Ange sonne la victoire

De ceux dont le coeur dit: « Que béni soit ton fouet,  
Seigneur! que la douleur, ô Père, soit bénie!  
Mon âme dans tes mains n'est pas un vain jouet,  
Et ta prudence est infinie. »

Le son de la trompette est si délicieux,

Dans ces soirs solennels de célestes vendanges,  
Qu'il s'infiltré comme une extase dans tous ceux  
Dont elle chante les louanges.

## L'EXAMEN DE MINUIT

La pendule, sonnant minuit,  
Ironiquement nous engage  
A nous rappeler quel usage  
Nous fîmes du jour qui s'enfuit:  
--Aujourd'hui, date fatidique,  
Vendredi, treize, nous avons,  
Malgré tout ce que nous savons,  
Mené le train d'un hérétique.

Nous avons blasphémé Jésus,  
Des Dieux le plus incontestable!  
Comme un parasite à la table  
De quelque monstrueux Crésus,  
Nous avons, pour plaire à la brute,  
Digne vassale des Démons,  
Insulté ce que nous aimons  
Et flatté ce qui nous rebute;

Contristé, servile bourreau,  
Le faible qu'à tort on méprise;  
Salué l'énorme Bêtise,  
La Bêtise au front de taureau;  
Baisé la stupide Matière  
Avec grande dévotion,  
Et de la putréfaction  
Béni la blafarde lumière.

Enfin, nous avons, pour noyer  
Le vertige dans le délire,  
Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre,  
Dont la gloire est de déployer  
L'ivresse des choses funèbres,  
Bu sans soif et mangé sans faim!...  
--Vite soufflons la lampe, afin  
De nous cacher dans les ténèbres!

## MADRIGAL TRISTE

Que m'importe que tu sois sage?  
Sois belle! et sois triste! Les pleurs  
Ajoutent un charme au visage,  
Comme le fleuve au paysage;  
L'orage rajeunit les fleurs.

Je t'aime surtout quand la joie  
S'enfuit de ton front terrassé;  
Quand ton coeur dans l'horreur se noie;  
Quand sur ton présent se déploie  
Le nuage affreux du passé.

Je t'aime quand ton grand oeil verse  
Une eau chaude comme le sang;  
Quand, malgré ma main qui te berce,  
Ton angoisse, trop lourde, perce  
Comme un râle d'agonisant.  
J'aspire, volupté divine!

Hymne profond, délicieux!  
Tous les sanglots de ta poitrine,  
Et crois que ton coeur s'illumine  
Des perles que versent tes yeux!

Je sais que ton coeur, qui regorge  
De vieux amours déracinés,  
Flamboie encor comme une forge,  
Et que tu couves sous ta gorge  
Un peu de l'orgueil des damnés;

Mais tant, ma chère, que tes rêves  
N'aurent pas reflété l'Enfer,  
Et qu'en un cauchemar sans trêves,  
Songeant de poisons et de glaives,  
Eprise de poudre et de fer,

N'ouvrant à chacun qu'avec crainte,  
Déchiffrant le malheur partout,  
Te convulsant quand l'heure tinte,  
Tu n'auras pas senti l'étreinte  
De l'irrésistible Dégoût,

Tu ne pourras, esclave reine  
Qui ne m'aimes qu'avec effroi,  
Dans l'horreur de la nuit malsaine  
Me dire, l'âme de cris pleine:  
« Je suis ton égale, ô mon Roi! »

## L'AVERTISSEUR

Tout homme digne de ce nom  
A dans le coeur un Serpent jaune,  
Installé comme sur un trône,  
Qui, s'il dit: « Je veux! » répond: « Non! »

Plonge tes yeux dans les yeux fixes  
Des Satyresses ou des Nixes,  
La Dent dit: « Pense à ton devoir! »

Fais des enfants, plante des arbres ».  
Polis des vers, sculpte des marbres,  
La Dent dit: « Vivras-tu ce soir? »

Quoi qu'il ébauche ou qu'il espère,  
L'homme ne vit pas un moment  
Sans subir l'avertissement  
De l'insupportable Vipère.

## A UNE MALABARAISE

Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta hanche  
Est large à faire envie à la plus belle blanche;  
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher;  
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair  
Aux pays chauds et bleus où ton Dieu t'a fait naître,  
Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,  
De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs,  
De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs,  
Et, dès que le matin fait chanter les platanes,  
D'acheter au bazar ananas et bananes.  
Tout le jour, où tu veux, tu mènes tes pieds nus,

Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus;  
Et quand descend le soir au manteau d'écarlate,  
Tu poses doucement ton corps sur une natte,  
Où tes rêves flottants sont pleins de colibris,  
Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.  
Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France,  
Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,  
Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,  
Faire de grands adieux à tes chers tamarins?  
Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles,  
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,  
Comme tu pleureras tes loisirs doux et francs,  
Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs,  
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges  
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,  
L'oeil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards,  
Des cocotiers absents les fantômes épars!

## LA VOIX

Mon berceau s'adossait à la bibliothèque,  
Babel sombre, où roman, science, fabliau,  
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,  
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.  
Deux voix me parlaient. L'une, insidieuse et ferme,  
Disait: « La Terre est un gâteau plein de douceur;  
Je puis (et ton plaisir serait alors sans terme!)  
Te faire un appétit d'une égale grosseur. »  
Et l'autre: « Viens, oh! viens voyager dans les rêves  
Au delà du possible, au delà du connu! »  
Et celle-là chantait comme le vent des grèves,  
Fantôme vagissant, on ne sait d'où venu,  
Qui caresse l'oreille et cependant l'effraie.  
Je te répondis: « Oui! douce voix! » C'est d'alors  
Que date ce qu'on peut, hélas! nommer ma plaie  
Et ma fatalité. Derrière les décors  
De l'existence immense, au plus noir de l'abîme,  
Je vois distinctement des mondes singuliers,  
Et, de ma clairvoyance extatique victime,  
Je traîne des serpents qui mordent mes souliers.  
Et c'est depuis ce temps que, pareil aux prophètes,  
J'aime si tendrement le désert et la mer;  
Que je ris dans les deuils et pleure dans les fêtes,

Et trouve un goût suave au vin le plus amer;  
Que je prends très souvent les faits pour des mensonges  
Et que, les yeux au ciel, je tombe dans des trous.  
Mais la Voix me console et dit: « Garde des songes;  
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous! ».

## HYMNE

A la très chère, à la très belle  
Qui remplit mon coeur de clarté,  
A l'ange, à l'idole immortelle,  
Salut en immortalité!

Elle se répand dans ma vie  
Comme un air imprégné de sel,  
Et dans mon âme inassouvie,  
Verse le goût de l'éternel.

Sachet toujours frais qui parfume  
L'atmosphère d'un cher réduit,  
Encensoir oublié qui fume  
En secret à travers la nuit,

Comment, amour incorruptible,  
T'exprimer avec vérité?  
Grain de musc qui gis, invisible,  
Au fond de mon éternité!

A l'ange, à l'idole immortelle,  
A la très bonne, à la très belle  
Qui fait ma joie et ma santé,  
Salut en immortalité!

## LE REBELLE

Un Ange furieux fond du ciel comme un aigle,  
Du mécréant saisit à plein poing les cheveux,  
Et dit, le secouant: « Ta connaîtras la règle!  
(Car je suis ton bon Ange, entends-tu?) Je le veux!

Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,  
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,  
Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,  
Un tapis triomphal avec ta charité.

Tel est l'Amour! Avant que ton coeur ne se blase,  
A la gloire de Dieu rallume ton extase;  
C'est la Volupté vraie aux durables appas! »

Et l'Ange, châtié autant, ma foi! qu'il aime,  
De ses poings de géant torture l'anathème;  
Mais le damné répond toujours; « Je ne veux pas! »

## LE JET D'EAU

Tes beaux yeux sont las, pauvre amante!  
Reste longtemps sans les rouvrir,  
Dans cette pose nonchalante  
Où t'a surprise le plaisir.  
Dans la cour le jet d'eau qui jase  
Et ne se tait ni nuit ni jour,  
Entretient doucement l'extase  
Où ce soir m'a plongé l'amour.

La gerbe épanouie  
En mille fleurs,  
Où Phoebé réjouie  
Met ses couleurs,  
Tombe comme une pluie  
De larges pleurs.

Ainsi ton âme qu'incendie  
L'éclair brûlant des voluptés  
S'élance, rapide et hardie,  
Vers les vastes cieux enchantés.  
Puis, elle s'épanche, mourante,  
En un flot de triste langueur,  
Qui par une invisible pente  
Descend jusqu'au fond de mon coeur.

La gerbe épanouie  
En mille fleurs,

Où Phoebé réjouie  
Met ses couleurs,  
Tombe comme une pluie  
De larges pleurs.

O toi, que la nuit rend si belle,  
Qu'il m'est doux, penché vers tes seins,  
D'écouter la plainte éternelle  
Qui sanglote dans les bassins!  
Lune, eau sonore, nuit bénie,  
Arbres qui frissonnez autour,  
Votre pure mélancolie  
Est le miroir de mon amour.

La gerbe épanouie  
En mille fleurs,  
Où Phoebé réjouie  
Met ses couleurs,  
Tombe comme une pluie  
De larges pleurs.

## LE COUCHER DU SOLEIL ROMANTIQUE

Que le Soleil est beau quand tout frais il se lève,  
Comme une explosion nous lançant son bonjour!  
--Bienheureux celui-là qui peut avec amour  
Saluer son coucher plus glorieux qu'un rêve!

Je me souviens!... J'ai vu tout, fleur, source, sillon,  
Se pâmer sous son oeil comme un coeur qui palpite,..  
--Courons vers l'horizon, il est tard, courons vite,  
Pour attraper au moins un oblique rayon!

Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire;  
L'irrésistible Nuit établit son empire,  
Noire, humide, funeste et pleine de frissons;

Une odeur de tombeau dans les ténèbres nage,  
Et mon pied peureux froisse, au bord du marécage,  
Des crapauds imprévus et de froids limaçons.

## LE GOUFFRE

Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.  
--Hélas! tout est abîme,--action, désir, rêve,  
Parole! et sur mon poil qui tout droit se relève  
Mainte fois de la Peur je sens passer le vent.

En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,  
Le silence, l'espace affreux et captivant...  
Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant  
Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,  
Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où;  
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,

Et mon esprit, toujours du vertige hanté,  
Jalouse du néant l'insensibilité.  
--Ah! ne jamais sortir des Nombres et des Etres!

## LES PLAINTES D'UN ICARE

Les amants des prostituées  
Sont heureux, dispos et repus;  
Quant à moi, mes bras sont rompus  
Pour avoir étreint des nuées.

C'est grâce aux astres non pareils,  
Qui tout au fond du ciel flamboient,  
Que mes yeux consumés ne voient  
Que des souvenirs de soleils.

En vain j'ai voulu de l'espace,  
Trouver la fin et le milieu;  
Sous je ne sais quel oeil de feu  
Je sens mon aile qui se casse;

Et brûlé par l'amour du beau,  
Je n'aurai pas l'honneur sublime  
De donner mon nom à l'abîme  
Qui me servira de tombeau.

## RECUEILLEMENT

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille,  
Tu réclamaï le Soir; il descend; le voici:  
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,  
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,  
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,  
Va cueillir des remords dans la fête servile,  
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,  
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;  
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,  
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,  
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

## L'HEAUTONTIMOROUMENOS

A. J. G. F.

Je te frapperai sans colère  
Et sans haine,--comme un boucher!  
Comme Moïse le rocher,  
--Et je ferai de ta paupière,

Pour abreuver mon Sahara,  
Jaillir les eaux de la souffrance,  
Mon désir gonflé d'espérance  
Sur tes pleurs salés nagera

Comme un vaisseau qui prend le large,  
Et dans mon cœur qu'ils souleront  
Tes chers sanglots retentiront  
Comme un tambour qui bat la charge!

Ne suis-je pas un faux accord  
Dans la divine symphonie,  
Grâce à la vorace Ironie  
Qui me secoue et qui me mord?

Elle est dans ma voix, la criarde!  
C'est tout mon sang, ce poison noir!  
Je suis le sinistre miroir  
Où la mégère se regarde.

Je suis la plaie et le couteau!  
Je suis le soufflet et la joue!  
Je suis les membres et la roue,  
Et la victime et le bourreau!

Je suis de mon coeur le vampire,  
--Un de ces grands abandonnés  
Au rire éternel condamnés,  
Et qui ne peuvent plus sourire!

## L'IRREMEDIABLE

### I

Une Idée, une Forme, un Etre  
Parti de l'azur et tombé  
Dans un Styx bourbeux et plombé  
Où nul oeil du Ciel ne pénètre;

Un Ange, imprudent voyageur  
Qu'a tenté l'amour du difforme,  
Au fond d'un cauchemar énorme  
Se débattant comme un nageur,

Et luttant, angoisses funèbres!  
Contre un gigantesque remous  
Qui va chantant comme les fous  
Et pirouettant dans les ténèbres;

Un malheureux ensorcelé  
Dans ses tâtonnements futiles,  
Pour fuir d'un lieu plein de reptiles,

Cherchant la lumière et la clé;

Un damné descendant sans lampe,  
Au bord d'un gouffre dont l'odeur  
Trahit l'humide profondeur,  
D'éternels escaliers sans rampe,

Où veillent des monstres visqueux  
Dont les larges yeux de phosphore  
Font une nuit plus noire encore  
Et ne rendent visibles qu'eux;

Un navire pris dans le pôle,  
Comme en un piège de cristal,  
Cherchant par quel détroit fatal  
Il est tombé dans cette geôle;

--Emblèmes nets, tableau parfait  
D'une fortune irrémédiable,  
Qui donne à penser que le Diable  
Fait toujours bien tout ce qu'il fait!

## II

Tête-à-tête sombre et limpide  
Qu'un coeur devenu son miroir  
Puits de Vérité, clair et noir,  
Où tremble une étoile livide,

Un phare ironique, infernal,  
Flambeau des grâces sataniques,  
Soulagement et gloire uniques,  
--La conscience dans le Mal!

## L'HORLOGE

Horloge dieu sinistre, effrayant, impassible,  
Dont le doigt nous menace et nous dit: \_Souviens-toi!\_  
Les bivrantes Douleurs dans ton coeur plein d'effroi  
Se planteront bientôt comme dans une cible;

Le Plaisir vapoureux fuira vers l'horizon  
Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse;  
Chaque instant te dévore un morceau du délice  
A chaque homme accordé pour toute sa saison.

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde  
Chuchote: \_Souviens-toi!\_--Rapide, avec sa voix  
D'insecte, Maintenant dit: Je sais Autrefois,  
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde!

\_Remember! Souviens-toi!\_ prodigue! \_Esto memor!\_  
(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)  
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues  
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or!

\_Souviens-toi\_ que le Temps est un joueur avide  
Qui gagne sans tricher, à tout coup! c'est la loi.  
Le jour décroît; la nuit augmente, \_souviens-toi!\_  
Le gouffre a toujours soif; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,  
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,  
Où le Repentir même (oh! la dernière auberge!),  
Où tout te dira: Meurs, vieux lâche! il est trop tard! »

## TABLEAUX PARISIENS

### LE SOLEIL

Le long du vieux faubourg, où pendant aux mesures  
Les persiennes, abri des secrètes luxures,  
Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés  
Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés.  
Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,  
Flairant dans tous les coins les hasards de la rime.  
Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,  
Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses,  
Eveille dans les champs les vers comme les roses;  
Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel,  
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.  
C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles

Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,  
Et commande aux moissons de croître et de mûrir  
Dans le coeur immortel qui toujours veut fleurir!  
Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,  
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,  
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,  
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

### LA LUNE OFFENSEE

O Lune qu'adoraient discrètement nos pères,  
Du haut des pays bleus où, radieux sérail,  
Les astres vont te suivre en pimpant attirail,  
Ma vieille Cynthia, lampe de nos repaires,

Vois-tu les amoureux sur leurs grabats prospères,  
De leur bouche en dormant montrer le frais émail?  
Le poète buter du front sur son travail?  
Où sous les gazons secs s'accoupler les vipères?

Sous ton domino jaune, et d'un pied clandestin,  
Vas-tu, comme jadis, du soir jusqu'au matin,  
Baiser d'Endymion les grâces surannées?

« --Je vois ta mère, enfant de ce siècle appauvri,  
Qui vers son miroir penche un lourd amas d'années,  
Et plâtre artistement le sein qui t'a nourri! »

### A UNE MENDIANTE ROUSSE

Blanche fille aux cheveux roux,  
Dont ta robe par ses trous  
Laisse voir la pauvreté  
Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,  
Ton jeune corps maladif  
Plein de taches de rousseur  
A sa douceur.

Tu portes plus galamment  
Qu'une reine de roman  
Ses cothurnes de velours  
Tes sabots lourds.

Au lieu d'un haillon trop court,  
Qu'un superbe habit de cour  
Traîne à plis bruyants et longs  
Sur tes talons;

Et place de bas troués,  
Que pour les yeux des roués  
Sur ta jambe un poignard d'or  
Reluise encor;

Que des noeuds mal attachés  
Dévoilent pour nos péchés  
Tes deux beaux seins, radieux  
Comme des yeux;

Que pour te déshabiller  
Tes bras se fassent prier  
Et chassent à coups mutins  
Les doigts lutins;

--Perles de la plus belle eau,  
Sonnets de maître Belleau  
Par tes galants mis aux fers  
Sans cesse offerts,

Valetaille de rimeurs  
Te dédiant leurs primeurs  
Et contemplant ton soulier  
Sous l'escalier,

Maint page épris du hasard,  
Maint seigneur et maint Ronsard  
Epieraient pour le déduit  
Ton frais réduit!

Tu compterais dans tes lits  
Plus de baisers que de lys  
Et rangerais sous tes lois  
Plus d'un Valois!

--Cependant tu vas gueusant

Quelque vieux débris gisant  
Au seuil de quelque Véfour  
De carrefour;

Tu vas lorgnant en dessous  
Des bijoux de vingt-neuf sous  
Dont je ne puis, oh! pardon!  
Te faire don;

Va donc, sans autre ornement,  
Parfum, perles, diamant,  
Que ta maigre nudité,  
O ma beauté!

## LE CYGNE

A VICTOR HUGO

### I

Andromaque, je pense à vous!--Ce petit fleuve,  
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit  
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,  
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,  
Comme je traversais le nouveau Carrousel.  
--Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
Change plus vite, hélas! que le coeur d'un mortel);

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,  
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,  
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flasques  
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie;  
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux  
Clairs et froids le Travail s'éveille, où la voirie  
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,  
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,  
Sur le sol raboteux traînait son grand plumage.

Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec,  
Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,  
Et disait, le coeur plein de son beau lac natal:  
« Eau, quand donc pleuvras-tu? quand tonneras-tu,  
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal, foudre?  
Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,  
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,  
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,  
Comme s'il adressait des reproches à Dieu!

## II

Paris change, mais rien dans ma mélancolie  
N'a bougé! palais neufs, échafaudages, blocs,  
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,  
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime:  
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,  
Comme les exilés, ridicule et sublime,  
Et rongé d'un désir sans trêve! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,  
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,  
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée;  
Veuve d'Hector, hélas! et femme d'Hélénus!

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,  
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'oeil hagard,  
Les cocotiers absents de la superbe Afrique  
Derrière la muraille immense du brouillard;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve  
Jamais! jamais! à ceux qui s'abreuvent de pleurs  
Et tettent la Douleur comme une bonne louve!  
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs!

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile  
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor!  
Je pense aux matelots oubliés dans une île,  
Aux captifs, aux vaincus!... à bien d'autres encor!

## LES SEPT VIEILLARDS

A VICTOR HUGO

Fourmillante cité, cité pleine de rêves,  
Où le spectre en plein jour raccroche le passant!  
Les mystères partout coulent comme des sèves  
Dans les canaux étroits du colosse puissant.

Un matin, cependant que dans la triste rue  
Les maisons, dont la brume allongeait la hauteur,  
Simulaient les deux quais d'une rivière accrue,  
Et que, décor semblable à l'âme de l'acteur,

Un brouillard sale et jaune inondait tout l'espace,  
Je suivais, roidissant mes nerfs comme un héros  
Et discutant avec mon âme déjà lasse,  
Le faubourg secoué par les lourds tombereaux.

Tout à coup, un vieillard dont les guenilles jaunes  
Imitaient la couleur de ce ciel pluvieux,  
Et dont l'aspect aurait fait pleuvoir les aumônes,  
Sans la méchanceté qui luisait dans ses yeux,

M'apparut. On eût dit sa prunelle trempée  
Dans le fiel; son regard aiguïsait les frimas,  
Et sa barbe à longs poils, roide comme une épée,  
Se projetait, pareille à celle de Judas.

Il n'était pas voûté, mais cassé, son échine  
Faisant avec sa jambe un parfait angle droit,  
Si bien que son bâton, parachevant sa mine,  
Lui donnait la tournure et le pas maladroit

D'un quadrupède infirme ou d'un juif à trois pattes.  
Dans la neige et la boue il allait s'empêtrant,  
Comme s'il écrasait des morts sous ses savates,  
Hostile à l'univers plutôt qu'indifférent.

Son pareil le suivait: barbe, oeil, dos, bâton, loques,  
Nul trait ne distinguait, du même enfer venu,  
Ce jumeau centenaire, et ces spectres baroques  
Marchaient du même pas vers un but inconnu.

A quel complot infâme étais-je donc en butte,  
Ou quel méchant hasard ainsi m'humiliait?  
Car je comptai sept fois, de minute en minute,  
Ce sinistre vieillard qui se multipliait!

Que celui-là qui rit de mon inquiétude,  
Et qui n'est pas saisi d'un frisson fraternel  
Songe bien que malgré tant de décrépitude  
Ces sept monstres hideux avaient l'air éternel!

Aurais-je, sans mourir, contemplé le huitième,  
Sosie inexorable, ironique et fatal,  
Dégoûtant Phénix, fils et père de lui-même?  
--Mais je tournai le dos au cortège infernal.

Exaspéré comme un ivrogne qui voit double,  
Je rentrai, je fermai ma porte, épouvanté,  
Malade et morfondu, l'esprit fiévreux et trouble,  
Blessé par le mystère et par l'absurdité!

Vainement ma raison voulait prendre la barre;  
La tempête en jouant déroutait ses efforts,  
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre  
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords!

## LES PETITES VIEILLES

A VICTOR HUGO

### I

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,  
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,  
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,  
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,  
Eponine ou Laiïs!--Monstres brisés, bossus  
Ou tordus, aimons-les! ce sont encor des âmes.  
Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,  
Frémissant au fracas roulant des omnibus,

Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,  
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes;  
Se traînent, comme font les animaux blessés,  
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes  
Où se pend un Démon sans pitié! Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une vrille,  
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit;  
Ils ont les yeux divins de la petite fille  
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

--Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles  
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant?  
La Mort savante met dans ces bières pareilles  
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile  
Traversant de Paris le fourmillant tableau,  
Il me semble toujours que cet être fragile  
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau;

A moins que, méditant sur la géométrie,  
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,  
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie  
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

--Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,  
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...  
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes  
Pour celui que l'austère Infortune allaita!

## II

De l'ancien Frascati Vestale énamourée;  
Prêtresse de Thalie, hélas! dont le souffleur  
Défunt, seul, sait le nom; célèbre évaporée  
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent! mais parmi ces êtres frêles  
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,  
Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses ailes:  
« Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel! »

L'une, par sa patrie au malheur exercée,  
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,  
L'autre, par son enfant Madone transpercée,  
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs!

### III

Ah! que j'en ai suivi, de ces petites vieilles!  
Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant  
Ensablante le ciel de blessures vermeilles,  
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,  
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,  
Et qui, dans ces soirs dor où l'on se sent revivre,  
Versent quelque héroïsme au coeur des citadins.

Celle-là droite encor, fière et sentant la règle,  
Humait avidement ce chant vif et guerrier;  
Son oeil parfois s'ouvrait comme l'oeil d'un vieil aigle;  
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier!

### IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,  
A travers le chaos des vivantes cités,  
Mères au coeur saignant, courtisanes ou saintes,  
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,  
Nul ne vous reconnaît! un ivrogne incivil  
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire;  
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,  
Peureuses, le dos bas, vous côtoyer les murs,  
Et nul ne vous salue, étranges destinées!  
Débris d'humanité pour l'éternité mûrs!

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,  
L'oeil inquiet, fixé sur vos pas incertains,  
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille!  
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins:

Je vois s'épanouir vos passions novices;  
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus;  
Mon coeur multiplié jouit de tous vos vices!  
Mon âme resplendit de toutes vos vertus!

Ruines! ma famille! ô cerveaux congénères!  
Je vous fais chaque soir un solennel adieu!  
Où serez-vous demain, Eves octogénaires,  
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu?

### A UNE PASSANTE

La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit!--Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! \_jamais\_ peut-être!  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

### LE CREPUSCULE DU SOIR

Voici le soir charmant, ami du criminel;  
Il vient comme un complice, à pas de loup; le ciel  
Se ferme lentement comme une grande alcôve,  
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

O soir, aimable soir, désiré par celui

Dont les bras, sans mentir, peuvent dire: Aujourd'hui  
Nous avons travaillé!--C'est le soir qui soulage  
Les esprits que dévore une douleur sauvage,  
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,  
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.

Cependant des démons malsains dans l'atmosphère  
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,  
Et cognent en volant les volets et l'auvent.  
A travers les lueurs que tourmente le vent  
La Prostitution s'allume dans les rues;  
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues;

Partout elle se fraye un occulte chemin,  
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main;  
Elle remue au sein de la cité de fange  
Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.  
On entend ça et là les cuisines siffler,  
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler;  
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,  
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,  
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,  
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,  
Et forcer doucement les portes et les caisses  
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,  
Et ferme ton oreille à ce rugissement.  
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent!  
La sombre Nuit les prend à la gorge; ils finissent  
Leur destinée et vont vers le gouffre commun;  
L'hôpital se remplit de leurs soupirs.--Plus d'un  
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,  
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu  
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu!

## LE JEU

Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,  
Pâles, le sourcil peint, l'oeil câlin et fatal,  
Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles

Tomber un cliquetis de pierre et de métal;

Autour des verts tapis des visages sans lèvre,  
Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans dent,  
Et des doigts convulsés d'une infernale fièvre,  
Fouillant la poche vide ou le sein palpitant;

Sous de sales plafonds un rang de pâles lustres  
Et d'énormes quinquets projetant leurs lueurs  
Sur des fronts ténébreux de poètes illustres  
Qui viennent gaspiller leurs sanglantes sueurs:

--Voilà le noir tableau qu'en un rêve nocturne  
Je vis se dérouler sous mon oeil clairvoyant,  
Moi-même, dans un coin de l'ancre taciturne,  
Je me vis accoudé, froid, muet, enviant,

Enviant de ces gens la passion tenace,  
De ces vieilles putains la funèbre gaîté,  
Et tous gaillardement trafiquant à ma face,  
L'un de son vieil honneur, l'autre de sa beauté!

Et mon coeur s'effraya d'envier maint pauvre homme  
Courant avec ferveur à l'abîme béant,  
Et qui, soûl de son sang, préférerait en somme  
La douleur à la mort et l'enfer au néant!

## DANSE MACABRE

### A ERNEST CHRISTOPHE

Fière, autant qu'un vivant, de sa noble stature,  
Avec son gros bouquet, son mouchoir et ses gants,  
Elle a la nonchalance et la désinvolture  
D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince?  
Sa robe exagérée, en sa royale ampleur,  
S'écroule abondamment sur un pied sec que pince  
Un soulier pomponné, joli comme une fleur.

La ruche qui se joue au bord des clavicules,  
Comme un ruisseau lascif qui se frotte au rocher,

Défend pudiquement des lazzi ridicules  
Les funèbres appas qu'elle tient à cacher.

Ses yeux profonds sont faits de vide et de ténèbres  
Et son crâne, de fleurs artistement coiffé,  
Oscille mollement sur ses frêles vertèbres.  
--O charme d'un néant follement attifé!

Aucuns t'appelleront une caricature,  
Qui ne comprennent pas, amants ivres de chair,  
L'élégance sans nom de l'humaine armature.  
Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher!

Viens-tu troubler, avec ta puissante grimace,  
La fête de la Vie? ou quelque vieux désir,  
Eperonnant encor ta vivante carcasse,  
Te pousse-t-il, crédule, au sabbat du Plaisir?

Au chant des violons, aux flammes des bougies,  
Espères-tu chasser ton cauchemar moqueur,  
Et viens-tu demander au torrent des orgies  
De rafraîchir l'enfer allumé dans ton coeur?

Inépuisable puits de sottise et de fautes!  
De l'antique douleur éternel alambic!  
A travers le treillis recourbé de tes côtes  
Je vois, errant encor, l'insatiable aspic.

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie  
Ne trouve pas un prix digne de ses efforts:  
Qui, de ces coeurs mortels, entend la raillerie?  
Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts.

Le gouffre de tes yeux, plein d'horribles pensées,  
Exalte le vertige, et les danseurs prudents  
Ne contempleront pas sans d'amères nausées  
Le sourire éternel de tes trente-deux dents.

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,  
Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau?  
Qu'importé le parfum, l'habit ou la toilette?  
Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau.

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,  
Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués:  
« Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge,  
Vous sentez tous la mort! O squelettes musqués,

Antinoüs flétris, dandys à face glabre,  
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,  
Le branle universel de la danse macabre  
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus!

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange,  
Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir  
Dans un trou du plafond la trompette de l'Ange  
Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir.

En tout climat, sous ton soleil, la Mort t'admire  
En tes contorsions, risible Humanité,  
Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe,  
Mêle son ironie à ton insanité! »

#### L'AMOUR DU MENSONGE

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente,  
Au chant des instruments qui se brise au plafond,  
Suspendant ton allure harmonieuse et lente,  
Et promenant l'ennui de ton regard profond;

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le colore,  
Ton front pâle, embelli par un morbide attrait,  
Où les torches du soir allument une aurore,  
Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait,

Je me dis: Qu'elle est belle! et bizarrement fraîche!  
Le souvenir massif, royale et lourde tour,  
La couronne, et son coeur, meurtri comme une pêche,  
Est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

Es-tu le fruit d'automne aux saveurs souveraines?  
Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,  
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,  
Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs?

Je sais qu'il est des yeux, des plus mélancoliques,  
Qui ne recèlent point de secrets précieux;  
Beaux écrins sans bijoux, médaillons sans reliques,  
Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux!

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,  
Pour réjouir un coeur qui fuit la vérité?  
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence?  
Masque ou décor, salut! J'adore ta beauté.

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,  
Notre blanche maison, petite mais tranquille,  
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus  
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus;  
Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,  
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,  
Semblait, grand oeil ouvert dans le ciel curieux,  
Contempler nos dîners longs et silencieux,  
Répandant largement ses beaux reflets de cierge  
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.

La servante au grand coeur dont vous étiez jalouse,  
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,  
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.  
Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs,  
Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux arbres,  
Son vent mélancolique à, l'entour de leurs marbres,  
Certe, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,  
De dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps,  
Tandis que, dévorés de noires songeries,  
Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,  
Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,  
Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver  
Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille  
Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,  
Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,  
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,  
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,  
Grave, et venant du fond de son lit éternel  
Couvrir l'enfant grandi de son oeil maternel,  
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse  
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse?

## BRUMES ET PLUIES

O fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue,

Endormeuses saisons! je vous aime et vous loue  
D'envelopper ainsi mon coeur et mon cerveau  
D'un linceul vapoureux et d'un vague tombeau.

Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue,  
Où par les longues nuits la girouette s'enroue,  
Mon âme mieux qu'au temps du tiède renouveau  
Ouvrira largement ses ailes de corbeau.

Rien n'est plus doux au coeur plein de choses funèbres,  
Et sur qui dès longtemps descendent les frimas,  
O blafardes saisons, reines de nos climats!

Que l'aspect permanent de vos pâles ténèbres,  
--Si ce n'est par un soir sans lune, deux à deux,  
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux.

## LE VIN

### L'AME DU VIN

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles:  
« Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,  
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,  
Un chant plein de lumière et de fraternité!

Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,  
De peine, de sueur et de soleil cuisant  
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme;  
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j'éprouve une joie immense quand je tombe  
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,  
Et sa chaude poitrine est une douce tombe  
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu retentir les refrains des dimanches  
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant?  
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,  
Tu me glorifieras et tu seras content:

J'allumerai les yeux de ta femme ravie;  
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs

Et serai pour ce frêle athlète de la vie  
L'huile qui raffermi les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, végétale ambroisie,  
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,  
Pour que de notre amour naisse la poésie  
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur! »

## LE VIN DES CHIFFONNIERS

Souvent, à la clarté rouge d'un réverbère  
Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre.  
Au coeur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux,  
Où l'humanité grouille en ferments orageux,

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,  
Buttant, et se cognant aux murs comme un poète,  
Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,  
Epanche tout son coeur en glorieux projets.

Il prête des serments, dicte des lois sublimes,  
Terrasse les méchants, relève les victimes,  
Et sous le firmament comme un dais suspendu  
S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,  
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,  
Ereintés et pliant sous un tas de débris,  
Vomissement confus de l'énorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,  
Suivis de compagnons blanchis dans les batailles,  
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux!  
Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie!  
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie  
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,  
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour!

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole  
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole;  
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits

Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence  
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,  
Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil;  
L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil!

## LE VIN DE L'ASSASSIN

Ma femme est morte, je suis libre!  
Je puis donc boire tout mon souï.  
Lorsque je rentrais sans un sou,  
Ses cris me déchiraient la fibre.

Autant qu'un roi je suis heureux;  
L'air est pur, le ciel admirable...  
--Nous avons un été semblable  
Lorsque je devins amoureux!

--L'horrible soif qui me déchire  
Aurait besoin pour s'assouvir  
D'autant de vin qu'en peut tenir  
Son tombeau;--ce n'est pas peu dire

Je l'ai jetée au fond d'un puits,  
Et j'ai même poussé sur elle  
Tous les pavés de la margelle.  
--Je l'oublierai si je le puis!

Au nom des serments de tendresse,  
Dont rien ne peut nous délier,  
Et pour nous réconcilier  
Comme au beau temps de notre ivresse,

J'implorai d'elle un rendez-vous,  
Le soir, sur une route obscure,  
Elle y vint! folle créature!  
--Nous sommes tous plus ou moins fous!

Elle était encore jolie,  
Quoique bien fatiguée! et moi,  
Je l'aimai trop;--voilà pourquoi  
Je lui dis: sors de cette vie!

Nul ne peut me comprendre. Un seul  
Parmi ces ivrognes stupides  
Songea-t-il dans ses nuits morbides  
A faire du vin un linceul?

Cette crapule invulnérable  
Comme les machines de fer,  
Jamais, ni l'été ni l'hiver,  
N'a connu l'amour véritable,

Avec ses noirs enchantements,  
Son cortège infernal d'alarmes,  
Ses fioles de poison, ses larmes,  
Ses bruits de chaîne et d'ossements!

--Me voilà libre et solitaire!  
Je serai ce soir ivre-mort;  
Alors, sans peur et sans remord,  
Je me coucherai sur la terre,

Et je dormirai comme un chien.  
Le chariot aux lourdes roues  
Chargé de pierres et de boues,  
Le wagon enrayé peut bien

Ecraser ma tête coupable,  
Ou me couper par le milieu,  
Je m'en moque comme de Dieu,  
Du Diable ou de la Sainte Table!

## LE VIN DU SOLITAIRE

Le regard singulier d'une femme galante  
Qui se glisse vers nous comme le rayon blanc  
Que la lune onduleuse envoie au lac tremblant,  
Quand elle y veut baigner sa beauté nonchalante,

Le dernier sac d'écus dans les doigts d'un joueur,  
Un baiser libertin de la maigre Adeline,  
Les sons d'une musique énervante et câline,  
Semblable au cri lointain de l'humaine douleur,

Tout cela ne vaut pas, ô bouteille profonde,  
Les baumes pénétrants que ta panse féconde  
Garde au coeur altéré du poète pieux;

Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie,  
--Et l'orgueil, ce trésor de toute gueuserie,  
Qui nous rend triomphants et semblables aux Dieux.

### LE VIN DES AMANTS

Aujourd'hui l'espace est splendide!  
Sans mors, sans éperons, sans bride,  
Partons à cheval sur le vin  
Pour un ciel féérique et divin!

Comme deux anges que torture  
Une implacable calenture,  
Dans le bleu cristal du matin  
Suivons le mirage lointain!

Mollement balancés sur l'aile  
Du tourbillon intelligent,  
Dans un délire parallèle,

Ma soeur, côte à côte nageant,  
Nous fuirons sans repos ni trêves  
Vers le paradis de mes rêves!

### UNE MARTYRE

#### DESSIN D'UN MAITRE INCONNU

Au milieu des flacons, des étoffes lamées  
Et des meubles voluptueux,  
Des marbres, des tableaux, des robes parfumées  
Qui trament à plis somptueux,

Dans une chambre tiède où, comme en une serre,  
L'air est dangereux et fatal,

Où des bouquets mourants dans leurs cercueils de verre,  
Exhalent leur soupir final,

Un cadavre sans tête épanche, comme un fleuve,  
Sur l'oreiller désaltéré  
Un sang rouge et vivant, dont la toile s'abreuve  
Avec l'avidité d'un pré.

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre  
Et qui nous enchaînent les yeux,  
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre  
Et de ses bijoux précieux,

Sur la table de nuit, comme une renoncule,  
Repose, et, vide de pensers,  
Un regard vague et blanc comme le crépuscule  
S'échappe des yeux révoltés.

Sur le lit, le tronc nu sans scrupule étale  
Dans le plus complet abandon  
La secrète splendeur et la beauté fatale  
Dont la nature lui fit don;

Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe  
Comme un souvenir est resté;  
La jarretière, ainsi qu'un oeil secret qui flambe,  
Darde un regard diamanté.

Le singulier aspect de cette solitude  
Et d'un grand portrait langoureux,  
Aux yeux provocateurs comme son attitude,  
Révèle un amour ténébreux,

Une coupable joie et des fêtes étranges  
Pleines de baisers infernaux.  
Dont se réjouissait l'essaim de mauvais anges  
Nageant dans les plis des rideaux;

Et cependant, à voir la maigreur élégante  
De l'épaule au contour heurté,  
La hanche un peu pointue et la taille fringante  
Ainsi qu'un reptile irrité,

Elle est bien jeune encor!--Son âme exaspérée  
Et ses sens par l'ennui mordus  
S'étaient-ils entr'ouverts à la meute altérée  
Des désirs errants et perdus?

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,  
Malgré tant d'amour, assouvir,  
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante  
L'immensité de son désir?

Réponds, cadavre impur! et par tes tresses roides  
Te soulevant d'un bras fiévreux,  
Dis-moi, tête effrayante, as-tu sur tes dents froides,  
Collé les suprêmes adieux?

--Loin du monde railleur, loin de la foule impure,  
Loin des magistrats curieux,  
Dors en paix, dors en paix, étrange créature,  
Dans ton tombeau mystérieux;

Ton époux court le monde, et ta forme immortelle  
Veille près de lui quand il dort;  
Autant que toi sans doute il te sera fidèle,  
Et constant jusques à la mort.

## FEMMES DAMNEES

Comme un bétail pensif sur le sable couchées,  
Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des mers,  
Et leurs pieds se cherchant et leurs mains rapprochées  
Ont de douces langueurs et des frissons amers:

Les unes, coeurs épris des longues confidences,  
Dans le fond des bosquets où jasant les ruisseaux,  
Vont épelant l'amour des craintives enfances  
Et creusent le bois vert des jeunes arbrisseaux;

D'autres, comme des soeurs, marchent lentes et graves  
A travers les rochers pleins d'apparitions,  
Où saint Antoine a vu surgir comme des laves  
Les seins nus et pourprés de ses tentations;

Il en est, aux lueurs des résines croulantes,  
Qui dans le creux muet des vieux antres païens  
T'appellent au secours de leurs fièvres hurlantes,  
O Bacchus, endormeur des remords anciens!

Et d'autres, dont la gorge aime les scapulaires,  
Qui, recelant un fouet sous leurs longs vêtements,  
Mêlent dans le bois sombre et les nuits solitaires  
L'écume du plaisir aux larmes des tourments.

O vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres,  
De la réalité grands esprits contempteurs,  
Chercheuses d'infini, dévotes et satyres,  
Tantôt pleines de cris, tantôt pleines de pleurs,

Vous que dans votre enfer mon âme a poursuivies,  
Pauvres soeurs, je vous aime autant que je vous plains,  
Pour vos mornes douleurs, vos soifs inassouvies,  
Et les urnes d'amour dont vos grands coeurs sont pleins!

#### LES DEUX BONNES SOEURS

La Débauche et la Mort sont deux aimables filles,  
Prodigues de baisers et riches de santé,  
Dont le flanc toujours vierge et drapé de guenilles  
Sous l'éternel labeur n'a jamais enfanté.

Au poète sinistre, ennemi des familles.  
Favori de l'enfer, courtisan mal renté,  
Tombeaux et lupanars montrent sous leurs charmilles  
Un lit que le remords n'a jamais fréquenté.

Et la bière et l'alcôve en blasphèmes fécondes  
Nous offrent tour à tour, comme deux bonnes soeurs,  
De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs.

Quand veux-tu m'enterrer, Débauche aux bras immondes?  
O Mort, quand viendras-tu, sa rivale en attraits,  
Sur ses myrtes infects entre tes noirs cyprès?

#### ALLEGORIE

C'est une femme belle et de riche encolure,

Qui laisse dans son vin traîner sa chevelure.  
Les griffes de l'amour, les poisons du tripot,  
Tout glisse et tout s'émousse au granit de sa peau.  
Elle rit à la Mort et nargue la Débauche,  
Ces monstres dont la main, qui toujours gratte et fauche,  
Dans ses jeux destructeurs a pourtant respecté  
De ce corps ferme et droit la rude majesté.  
Elle marche en déesse et repose en sultane;  
Elle a dans le plaisir la foi mahométane,  
Et dans ses bras ouverts que remplissent ses seins,  
Elle appelle des yeux la race des humains.  
Elle croit, elle sait, cette vierge inféconde  
Et pourtant nécessaire à la marche du monde,  
Que la beauté du corps est un sublime don  
Qui de toute infamie arrache le pardon;  
Elle ignore l'Enfer comme le Purgatoire,  
Et, quand l'heure viendra d'entrer dans la Nuit noire,  
Elle regardera la face de la Mort,  
Ainsi qu'un nouveau-né,--sans haine et sans remord.

## UN VOYAGE A CYTHERE

Mon coeur, comme un oiseau, voltigeait tout joyeux  
Et planait librement à l'entour des cordages;  
Le navire roulait sous un ciel sans nuages,  
Comme un ange enivré du soleil radieux.

Quelle est cette île triste et noire?--C'est Cythère,  
Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons,  
Eldorado banal de tous les vieux garçons.  
Regardez, après tout, c'est une pauvre terre.

--Il des doux secrets et des fêtes du coeur!  
De l'antique Vénus le superbe fantôme  
Au-dessus de tes mers plane comme un arôme,  
Et charge les esprits d'amour et de langueur.

Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses,  
Vénérée à jamais par toute nation,  
Où les soupirs des coeurs en adoration  
Roulent comme l'encens sur un jardin de roses

Ou le roucoulement éternel d'un ramier

--Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres,  
Un désert rocailleux troublé par des cris aigres.  
J'entrevois pourtant un objet singulier;

Ce n'était pas un temple aux ombres bocagères,  
Où la jeune prêtresse, amoureuse des fleurs,  
Allait, le corps brûlé de secrètes chaleurs,  
Entre-bâillant sa robe aux brises passagères;

Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près  
Pour troubler les oiseaux avec nos voiles blanches  
Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches,  
Du ciel se détachant en noir, comme un cyprès.

De féroces oiseaux perchés sur leur pâture  
Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr,  
Chacun plantant, comme un outil, son bec impur  
Dans tous les coins saignants de cette pourriture;

Les yeux étaient deux trous, et du ventre effondré  
Les intestins pesants lui coulaient sur les cuisses,  
Et ses bourreaux gorgés de hideuses délices  
L'avaient à coups de bec absolument châtré.

Sous les pieds, un troupeau de jaloux quadrupèdes,  
Le museau relevé, tournoyait et rôdait;  
Une plus grande bête au milieu s'agitait  
Comme un exécuter entouré de ses aides.

Habitant de Cythère, enfant d'un ciel si beau,  
Silencieusement tu souffrais ces insultes  
En expiation de tes infâmes cultes  
Et des péchés qui t'ont interdit le tombeau.

Ridicule pendu, tes douleurs sont les miennes!  
Je sentis à l'aspect de tes membres flottants,  
Comme un vomissement, remonter vers mes dents  
Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes;

Devant toi, pauvre diable au souvenir si cher,  
J'ai senti tous les becs et toutes les mâchoires  
Des corbeaux lancinants et des panthères noires  
Qui jadis aimaient tant à triturer ma chair.

--Le ciel était charmant, la mer était unie;  
Pour moi tout était noir et sanglant désormais,  
Hélas! et j'avais, comme en un suair épais,

Le coeur enseveli dans cette allégorie.

Dans ton île, ô Vénus! je n'ai trouvé debout  
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image.  
--Ah! Seigneur! donnez-moi la force et le courage  
De contempler mon coeur et mon corps sans dégoût!

## RÉVOLTE

### ABEL ET CAÏN

#### I

Race d'Abel, dors, bois et mange:  
Dieu le sourit complaisamment,

Race de Caïn, dans la fange  
Rampe et meurs misérablement.

Race d'Abel, ton sacrifice  
Flatte le nez du Séraphin!

Race de Caïn, ton supplice  
Aura-t-il jamais une fin?

Race d'Abel, vois tes semailles  
Et ton bétail venir à bien;

Race de Caïn, tes entrailles  
Hurlent la faim comme un vieux chien.

Race d'Abel, chauffe ton ventre  
A ton foyer patriarcal;

Race de Caïn, dans ton antre  
Tremble de froid, pauvre chacal!  
Race d'Abel, aime et pullule:  
Ton or fait aussi des petits;

Race de Caïn, coeur qui brûle,  
Prends garde à ces grands appétits.

Race d'Abel, tu crois et broutes

Comme les punaises des bois!

Race de Caïn, sur les routes  
Traîne ta famille aux abois.

## II

Ah! race d'Abel, ta charogne  
Engraissera le sol fumant!

Race de Caïn, ta besogne  
N'est pas faite suffisamment;

Race d'Abel, voici ta honte:  
Le fer est vaincu par l'épieu!

Race de Caïn, au ciel monte  
Et sur la terre jette Dieu!

## LES LITANIES DE SATAN

O toi, le plus savant et le plus beau des Anges,  
Dieu trahi par le sort et privé de louanges,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,  
Et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui sais tout, grand roi des choses souterraines,  
Guérisseur familier des angoisses humaines,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui, même aux lépreux, aux parias maudits,  
Enseignes par l'amour le goût du Paradis,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

O toi, qui de la Mort, ta vieille et forte amante,  
Engendras l'Espérance,--une folle charmante!

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui fais au proscrit ce regard calme et haut  
Qui damne tout un peuple autour d'un échafaud,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui sais en quel coin des terres envieuses  
Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi dont l'oeil clair connaît les profonds arsenaux  
Où dort enseveli le peuple des métaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi dont la large main cache les précipices  
Au somnambule errant au bord des édifices,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui, magiquement, assouplis les vieux os  
De l'ivrogne attardé foulé par les chevaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui, pour consoler l'homme frêle qui souffre,  
Nous appris à mêler le salpêtre et le soufre.

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui poses ta marque, ô complice subtil,  
Sur le front du Crésus impitoyable et vil,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui mets dans les yeux et dans le coeur des filles  
Le culte de la plaie et l'amour des guenilles,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Bâton des exilés, lampe des inventeurs,  
Confesseur des pendus et des conspirateurs,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère  
Du Paradis terrestre a chassés Dieu le Père,  
O Satan, prends pitié de ma longue misère!

## PRIÈRE

Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs  
Du Ciel, où tu régnas, et dans les profondeurs  
De l'Enfer où, vaincu, tu rêves en silence!  
Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science,  
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front  
Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épanchont!

## LA MORT

### LA MORT DES AMANTS

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,  
Des divans profonds comme des tombeaux,  
Et d'étranges fleurs sur des étagères,  
Ecluses pour nous sous des cieus plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,  
Nos deux coeurs seront deux vastes flambeaux,  
Qui réfléchiront leurs doubles lumières  
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,  
Nous échangerons un éclair unique,  
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux;

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,  
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,  
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

## LA MORT DES PAUVRES

C'est la Mort qui console, hélas! et qui fait vivre;  
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir  
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,  
Et nous donne le coeur de marcher jusqu'au soir;

A travers la tempête, et la neige et le givre,  
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir;  
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,  
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques  
Le sommeil et le don des rêves extatiques,  
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,  
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,  
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus!

## LE REVE D'UN CURIEUX

Connais-tu, comme moi, la douleur savoureuse,  
Et de toi fais-tu dire: « Oh! l'homme singulier! »  
--J'allais mourir. C'était dans mon âme amoureuse,  
Désir mêlé d'horreur, un mal particulier;

Angoisse et vif espoir, sans humeur factieuse.  
Plus allait se vidant le fatal sablier,  
Plus ma torture était âpre et délicateuse;  
Tout mon coeur s'arrachait au monde familier.

J'étais comme l'enfant avide du spectacle,  
Haïssant le rideau comme on hait un obstacle...  
Enfin la vérité froide se révéla:

J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore  
M'enveloppait.--Eh quoi! n'est-ce donc que cela?  
La toile était levée et j'attendais encore.

## LE VOYAGE

A MAXIME DU CAMP

### I

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,  
L'univers est égal à son vaste appétit.  
Ah! que le monde est grand à la clarté des lampes!  
Aux yeux du souvenir que le monde est petit!

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,  
Le coeur gros de rancune et de désirs amers,  
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,  
Berçant notre infini sur le fini des mers:

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme;  
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,  
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,  
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent  
D'espace et de lumière et de cieux embrasés;  
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,  
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent  
Pour partir; coeurs légers, semblables aux ballons,  
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,  
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours: Allons!

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,  
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,  
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,  
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom!

### II

Nous imitons, horreur! la toupie et la boule  
Dans leur valse et leurs bonds; même dans nos sommeils  
La Curiosité nous tourmente et nous roule,

Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.

Singulière fortune où le but se déplace,  
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où!  
Où l'Homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,  
Pour trouver le repos court toujours comme un fou!

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie;  
Une voix retentit sur le pont: « Ouvre l'oeil! »  
Une voix de la hune, ardente et folle, crie:  
« Amour... gloire... bonheur! » Enfer! c'est un écueil!

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie  
Est un Eldorado promis par le Destin;  
L'Imagination qui dresse son orgie  
Ne trouve qu'un récit aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques!  
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,  
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques  
Dont le mirage rend le gouffre plus amer?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,  
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis;  
Son oeil ensorcelé découvre une Capoue  
Partout où la chandelle illumine un taudis.

### III

Etonnants voyageurs! quelles nobles histoires  
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers!  
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,  
Les bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile!  
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,  
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,  
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu?

### IV

« Nous avons vu des astres  
Et des flots; nous avons vu des sables aussi;  
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,  
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

La gloire du soleil sur la mer violette,  
La gloire des cités dans le soleil couchant,  
Allumaient dans nos coeurs une ardeur inquiète  
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

Les plus riches cités, les plus grands paysages,  
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux  
De ceux que le hasard fait avec les nuages,  
Et toujours le désir nous rendait soucieux!

--La jouissance ajoute au désir de la force.  
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,  
Cependant que grossit et durcit ton écorce,  
Tes branches veulent voir le soleil de plus près!

Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace  
Que le cyprès?--Pourtant nous avons, avec soin,  
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,  
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin!

Nous avons salué des idoles à trompe;  
Des trônes constellés de bijoux lumineux;  
Des palais ouvragés dont la féérique pompe  
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux;

Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse;  
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints  
Et des jongleurs savants que le serpent caresse. »

## V

Et puis, et puis encore?

## VI

« O cerveaux enfantins!  
Pour ne pas oublier la chose capitale,  
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,  
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,

Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché:

La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,  
Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût:  
L'homme, tyran goulé, paillard, dur et cupide,  
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout;

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote;  
La fête qu'assaisonne et parfume le sang;  
Le poison du pouvoir énervant le despote,  
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant;

Plusieurs religions semblables à la nôtre,  
Toutes escaladant le ciel; la Sainteté,  
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,  
Dans les clous et le crin cherchant la volupté;

L'Humanité bavarde, ivre de son génie,  
Et, folle maintenant comme elle était jadis,  
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie:  
« O mon semblable, ô mon maître, je te maudis! »

Et les moins sots, hardis amants de la Démence,  
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,  
Et se réfugiant dans l'opium immense!  
--Tel est du globe entier l'éternel bulletin. »

## VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!  
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,  
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image;  
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!

Faut-il partir? rester? Si tu peux rester, reste;  
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit  
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,  
Le Temps! Il est, hélas! des coureurs sans répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,  
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,  
Pour fuir ce rétiaire infâme; il en est d'autres  
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsque enfin il mettra le pied sur notre échine,

Nous pourrons espérer et crier: En avant!  
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,  
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres  
Avec le coeur joyeux d'un jeune passager.  
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,  
Qui chantent: « Par ici! vous qui voulez manger

Le Lotus parfumé! c'est ici qu'on vendange  
Les fruits miraculeux dont votre coeur a faim;  
Venez vous enivrer de la couleur étrange  
De cette après-midi qui n'a jamais de fin? »

A l'accent familier nous devinons le spectre;  
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.  
« Pour rafraîchir ton coeur nage vers ton Electre! »  
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

## VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!  
Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!  
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,  
Nos coeurs que tu connais sont remplis de rayons!

Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte!  
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,  
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?  
Au fond de l'Inconnu pour trouver du \_nouveau!\_

## PIÈCES CONDAMNÉES

### LES BIJOUX

La très chère était nue, et, connaissant mon coeur,  
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,  
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur  
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Maures

Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,

Ce monde rayonnant de métal et de pierre  
Me ravit en extase, et j'aime avec fureur  
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée, et se laissait aimer,  
Et du haut du divan elle souriait d'aise  
A mon amour profond et doux comme la mer  
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,  
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,  
Et la candeur unie à la lubricité  
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses.

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,  
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,  
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins;  
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne

S'avançaient plus câlins que les anges du mal,  
Pour troubler le repos où mon âme était mise,  
Et pour la déranger du rocher de cristal,  
Où calme et solitaire elle s'était assise.

Je croyais voir unis par un nouveau dessin  
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,  
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.  
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe!

--Et la lampe s'étant résignée à mourir,  
Comme le foyer seul illuminait la chambre,  
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,  
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre!

## LE LETHE

Viens sur mon coeur, âme cruelle et sourde,  
Tigre adoré, monstre aux airs indolents;  
Je veux longtemps plonger mes doigts tremblants  
Dans l'épaisseur de ta crinière lourde;

Dans tes jupons remplis de ton parfum  
Ensevelir ma tête endolorie,

Et respirer, comme une fleur flétrie,  
Le doux relent de mon amour défunt.

Je veux dormir! dormir plutôt que vivre!  
Dans un sommeil, douteux comme la mort,  
J'étalerai mes baisers sans remord  
Sur ton beau corps poli comme le cuivre.

Pour engloutir mes sanglots apaisés  
Rien ne me vaut l'abîme de ta couche;  
L'oubli puissant habite sur ta bouche,  
Et le Léthé coule dans tes baisers.

A mon destin, désormais mon délice,  
J'obéirai comme un prédestiné;  
Martyr docile, innocent condamné,  
Dont la ferveur attise le supplice,

Je sucerais, pour noyer ma rancoeur,  
Le népenthès et la bonne ciguë  
Aux bouts charmants de cette gorge aiguë  
Qui n'a jamais emprisonné de coeur.

#### A CELLE QUI EST TROP GAIE

Ta tête, ton geste, ton air  
Sont beaux comme un beau paysage;  
Le rire joue en ton visage  
Comme un vent frais dans un ciel clair.

Le passant chagrin que tu frôles  
Est ébloui par la santé  
Qui jaillit comme une clarté  
De tes bras et de tes épaules.

Les retentissantes couleurs  
Dont tu parsèmes tes toilettes  
Jettent dans l'esprit des poètes  
L'image d'un ballet de fleurs.

Ces robes folles sont l'emblème  
De ton esprit bariolé;  
Folle dont je suis affolé,

Je te hais autant que je t'aime!

Quelquefois dans un beau jardin,  
Où je traînais mon atonie,  
J'ai senti comme une ironie  
Le soleil déchirer mon sein;

Et le printemps et la verdure  
Ont tant humilié mon coeur  
Que j'ai puni sur une fleur  
L'insolence de la nature.

Ainsi, je voudrais, une nuit,  
Quand l'heure des voluptés sonne,  
Vers les trésors de ta personne  
Comme un lâche ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,  
Pour meurtrir ton sein pardonné,  
Et faire à ton flanc étonné  
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur!  
A travers ces lèvres nouvelles,  
Plus éclatantes et plus belles,  
T'infuser mon venin, ma soeur!

## LESBOS

Mère des jeux latins et des voluptés grecques,  
Lesbos, où les baisers languissants ou joyeux,  
Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques,  
Font l'ornement des nuits et des jours glorieux,  
--Mère des jeux latins et des voluptés grecques,

Lesbos, où les baisers sont comme les cascades  
Qui se jettent sans peur dans les gouffres sans fonds  
Et courent, sanglotant et gloussant par saccades,  
--Orageux et secrets, fourmillants et profonds;  
Lesbos, où les baisers sont comme les cascades!

Lesbos où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,  
Où jamais un soupir ne resta sans écho,

A l'égal de Paphos les étoiles t'admirent,  
Et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho!  
--Lesbos où les Phrynés l'une l'autre s'attirent.

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,  
Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté,  
Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses,  
Caressent les fruits mûrs de leur nubilité,  
Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,

Laisse du vieux Platon se froncer l'oeil austère;  
Tu tires ton pardon de l'excès des baisers,  
Reine du doux empire, aimable et noble terre,  
Et des raffinements toujours inépuisés.  
Laisse du vieux Platon se froncer l'oeil austère.

Tu tires ton pardon de l'éternel martyr  
Infligé sans relâche aux coeurs ambitieux  
Qu'attiré loin de nous le radieux sourire  
Entrevue vaguement au bord des autres cieux;  
Tu tires ton pardon de l'éternel martyr!

Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge,  
Et condamner ton front pâli dans les travaux,  
Si ses balances d'or n'ont pesé le déluge  
De larmes qu'à la mer ont versé tes ruisseaux?  
Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge?

Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste?  
Vierges au coeur sublime, honneur de l'archipel,  
Votre religion comme une autre est auguste,  
Et l'amour se rira de l'enfer et du ciel!  
--Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste?

Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre  
Pour chanter le secret de ses vierges en fleur,  
Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère  
Des rires effrénés mêlés au sombre pleur;,  
Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre,

Et depuis lors je veille au sommet de Leucate,  
Comme une sentinelle, à l'oeil perçant et sûr,  
Qui guette nuit et jour brick, tartane ou frégate,  
Dont les formes au loin frissonnent dans l'azur,  
--Et depuis lors je veille au sommet de Leucate

Pour savoir si la mer est indulgente et bonne,

Et parmi les sanglots dont le roc retentit  
Un soir ramènera vers Lesbos qui pardonne  
Le cadavre adoré de Sapho qui partit  
Pour savoir si la mer est indulgente et bonne!

De la mâle Sapho, l'amante et le poète,  
Plus belle que Vénus par ses mornes pâleurs!  
--L'oeil d'azur est vaincu par l'oeil noir que tachette  
Le cercle ténébreux tracé par les douleurs  
De la mâle Sapho, l'amante et le poète!

--Plus belle que Vénus se dressant sur le monde  
Et versant les trésors de sa sérénité  
Et le rayonnement de sa jeunesse blonde  
Sur le vieil Océan de sa fille enchanté;  
Plus belle que Vénus se dressant sur le monde!

--De Sapho qui mourut le jour de son blasphème,  
Quand, insultant le rite et le culte inventé,  
Elle fit son beau corps la pâture suprême  
D'un brutal dont l'orgueil punit l'impiété  
De Sapho qui mourut le jour de son blasphème.

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente,  
Et, malgré les honneurs que lui rend l'univers,  
S'enivre chaque nuit du cri de la tourmente  
Que poussent vers les deux ses rivages déserts.  
Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente!

## FEMMES DAMNEES

A la pâle clarté des lampes languissantes,  
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,  
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes  
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait d'un oeil troublé par la tempête  
De sa naïveté le ciel déjà lointain,  
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête  
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,  
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,

Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,  
Tout servait, tout paraît sa fragile beauté.

Etendue à ses pieds, calme et pleine de joie,  
Delphine la couvait avec des yeux ardents,  
Comme un animal fort qui surveille une proie,  
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,  
Superbe, elle humait voluptueusement  
Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle  
Comme pour recueillir un doux remerciement.

Elle cherchait dans l'oeil de sa pâle victime  
Le cantique muet que chante le plaisir  
Et cette gratitude infinie et sublime  
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir:

--« Hippolyte, cher coeur, que dis-tu de ces choses?  
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir  
L'holocauste sacré de tes premières roses  
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir?

Mes baisers sont légers comme ces éphémères  
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,  
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières  
Comme des chariots ou des socs déchirants;

Ils passeront sur toi comme un lourd attelage  
De chevaux et de boeufs aux sabots sans pitié...  
Hippolyte, ô ma soeur! tourne donc ton visage,  
Toi, mon âme et mon coeur, mon tout et ma moitié,

Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles!  
Pour un de ces regards charmants, baume divin,  
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles,  
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin! »

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête:  
--« Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,  
Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète,  
Comme après un nocturne et terrible repas.

Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes  
Et de noirs bataillons de fantômes épars,  
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes  
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

Avons-nous donc commis une action étrange?  
Expliques, si tu peux, mon trouble et mon effroi:  
Je frissonne de peur quand tu me dis: mon ange!  
Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée,  
Toi que j'aime à jamais, ma soeur d'élection,  
Quand même tu serais une embûche dressée,  
Et le commencement de ma perdition! »

Delphine secouant sa crinière tragique,  
Et comme trépignant sur le trépied de fer,  
L'oeil fatal, répondit d'une voix despotique:  
--« Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer?

Maudit soit à jamais le rêveur inutile,  
Qui voulut le premier dans sa stupidité,  
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,  
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté!

Celui qui veut unir dans un accord mystique  
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,  
Ne chauffera jamais son corps paralytique  
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour!

Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide;  
Cours offrir un coeur vierge à ses cruels baisers;  
Et, pleine de remords et d'horreur, et livide,  
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés;

On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître! »  
Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,  
Cria soudain: « Je sens s'élargir dans mon être  
Un abîme béant; cet abîme est mon coeur,

Brûlant comme un volcan, profond comme le vide;  
Rien ne ressasiera ce monstre gémissant  
Et ne rafraîchira la choif de l'Euménide,  
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang.

Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,  
Et que la lassitude amène le repos!  
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde,  
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux. »

Descendez, descendez, lamentables victimes,

Descendez le chemin de l'enfer éternel;  
Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes,  
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage;  
Ombres folles, courez au but de vos désirs;  
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,  
Et votre châtement naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes;  
Par les fentes des murs des miasmes fiévreux  
Filent en s'enflammant ainsi que des lanternes  
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance  
Altère votre soif et roidit votre peau,  
Et le vent furibond de la concupiscence  
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,  
A travers les déserts courez comme les loups;  
Faites votre destin, âmes désordonnées,  
Et fuyez l'infini que vous portez en vous!

## LES METAMORPHOSES DU VAMPIRE

La femme cependant de sa bouche de fraise,  
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,  
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,  
Laisait couler ces mots tout imprégnés de musc:  
--« Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science  
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.  
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants  
Et fais rire les vieux du rire des enfants.  
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,  
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles!  
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,  
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras veloutés,  
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,  
Timide et libertine, et fragile et robuste,  
Que sur ces matelas qui se pâme d'émoi  
Les Anges impuissants se damneraient pour moi! »

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,  
Et que languissamment je me tournai vers elle  
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus  
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus!  
Je fermai les deux yeux dans ma froide épouvante,  
Et, quand je les rouvris à la clarté vivante,  
A mes côtés, au lieu du mannequin puissant  
Qui semblait avoir fait provision de sang,  
Tremblaient confusément des débris de squelette,  
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette  
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,  
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

Súmese como [voluntario](#) o [donante](#) , para promover el crecimiento y la difusión de la [Biblioteca Virtual Universal](#).

Si se advierte algún tipo de error, o desea realizar alguna sugerencia le solicitamos visite el siguiente [enlace](#).



**editorial del cardo**